



Entrée des gorges de la Chiffa. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB,

PAR M. ZEYS,

CHARGÉ D'UNE MISSION PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1887.

Mardi 29 mars 1887.

Partis à neuf heures du matin d'Alger, le train nous dépose à midi à la gare de la Chiffa. Après un maigre déjeuner, nous montons dans le break, attelé de trois bons chevaux, qui nous est destiné. Le temps est beau; le doux soleil de l'Algérie illumine les paysages changeants qui défilent sous nos yeux.

Le village de la Chiffa, ruiné par le tremblement de terre de 1867, est peut-être remis de cette secousse violente, mais il n'y paraît guère. Il est triste, il n'est pas beau; nous avons hâte d'en sortir. Nous longeons l'oued qui lui a donné son nom, et qui, grossi par les pluies de l'hiver, court en gazouillant sur son lit de cailloux blancs. Nous voici au seuil de cette coupure gigantesque de l'Atlas que l'on aperçoit d'Alger, par-dessus les collines du Sahel; d'ici jusqu'à Médéa, le sang français a coulé à flots dans les premiers temps de la conquête. A voir ces montagnes broussailleuses qui s'élèvent à des hauteurs énormes, on se demande comment nos soldats ont pu, malgré les résistances de la nature et celles des hommes, demeurer les maîtres du pays.

Nous ne tardons pas à nous engager dans les gorges de la Chiffa, laissant à notre droite le djebel Mouzala,

célèbre dans l'histoire de la conquête. Il n'y a de place que pour la route et le torrent qui ronge la base des formidables murailles de rochers qui le dominent. Les genêts et les bruyères s'étagent au-dessus de nos têtes; un vent léger, tout chargé de parfums printaniers, tempère la chaleur du jour. Il fait bon respirer dans cette solitude agreste. Nous descendons de voiture, et nous cheminons allègrement jusqu'au Ruisseau des Singes, l'auberge classique où tous les touristes qui se respectent vont déjeuner. Et précisément nous en trouvons une vingtaine qui, leur *Piessé* ou leur *Bædeker* ou leur *Murray* à la main, le nez en l'air, admirent le paysage et les singes de M. Girardin, à défaut des singes vivants que personne n'a peut-être vus, depuis de longues années.

Nous nous élevons péniblement; la route s'encaisse de plus en plus; le torrent mugit à nos pieds; des cascades blanches comme du lait bouillonnent sous des fouillis de verdure, glissent sur les roches brunes, et se précipitent dans l'oued avec le bruit argentin du cristal qui se brise. Puis la montagne s'écarte, la rivière se divise en deux; les broussailles disparaissent pour faire place à de maigres pâturages où les pierres, trouant le sol, sont plus abondantes que l'herbe. Nous montons toujours; nous avons maintenant derrière

nous la chaîne du Petit Atlas, qui barre l'horizon quand on débouche dans la plaine de la Mitidja. Le djebel Mouzaïa, dans sa masse imposante, se détache comme un fort de la ceinture de montagnes qu'il domine.

D'interminables lacets nous aident à escalader le Nador; le paysage change encore une fois. A la végétation africaine succèdent les trembles, les saules, les peupliers; à l'arrière-plan se dessine un aqueduc monumental; notre première étape est terminée: à cinq heures nous franchissons les portes de Médéa. Nous sommes à 90 kilomètres d'Alger, et à 900 mètres d'altitude.

M. le capitaine Honoré, frère de l'un de mes compagnons de voyage, et chef du bureau arabe, nous attend. Il nous installe à l'hôtel d'Orient, d'où nous ressortons, au bout d'une heure, pour visiter la ville.

Médéa est bâtie sur le djebel Dakla; elle est entourée d'un boulevard de beaux arbres, des platanes pour la plupart; en sa qualité de place forte, les édifices militaires y sont nombreux et bien entretenus. La place d'armes et celle du marché sont pittoresques et bien ombragées. On nous conduit à un endroit sous l'aqueduc, d'où l'on découvre le Zakkar de Miliana.

A sept heures, nous nous asseyons à la table hospitalière de M. le capitaine Honoré. On a retardé pour nous le repas de baptême d'une jolie petite fille de sept mois, la première née de notre hôte.

Mercredi 30 mars.

Nous sommes debout à quatre heures du matin.

Un brouillard tellement intense qu'il guérirait un Anglais du mal du pays, nous enveloppe. On distingue à peine la lumière des lanternes de la diligence qui va nous emporter à Boghari. La lourde et incommode machine s'ébranle, et nous partons au galop de six chevaux, pleins de feu, malgré leur chétive apparence.

Au lever du soleil, le ciel se dégage peu à peu; le brouillard s'amasse dans le creux des vallées, comme d'épaisses couches d'ouate. Nous courons sur des crêtes capricieusement reliées entre elles par d'étroites corniches, et dominées par des montagnes plus élevées. Le paysage devient fantastique; les brumes, condensées dans les mille replis de l'abîme, prennent l'apparence d'une série de fiords norvégiens, gelés et couverts d'une neige grisâtre.

Nous passons à Damiette, où l'on nous dit que le vin est excellent; puis à Hassan-ben-Ali, où l'on nous sert, sous le nom de café, une décoction insipide dont le seul mérite est d'être brûlante et de rétablir la circulation dans nos membres paralysés par le froid; puis à Ben-Chikao, représenté par la maison de l'administrateur, grande bâtisse sans caractère, isolée sur le bord du chemin. Nous sommes à 1300 mètres d'altitude; nous commençons à redescendre par des lacets qui serpentent à travers une forêt de chênes-liège, entrecoupée de vastes clairières peuplées d'asphodèles.

A huit heures nous arrivons à Berrouaghia. Il tombe une pluie fine qui ne nous empêche pas, pendant que

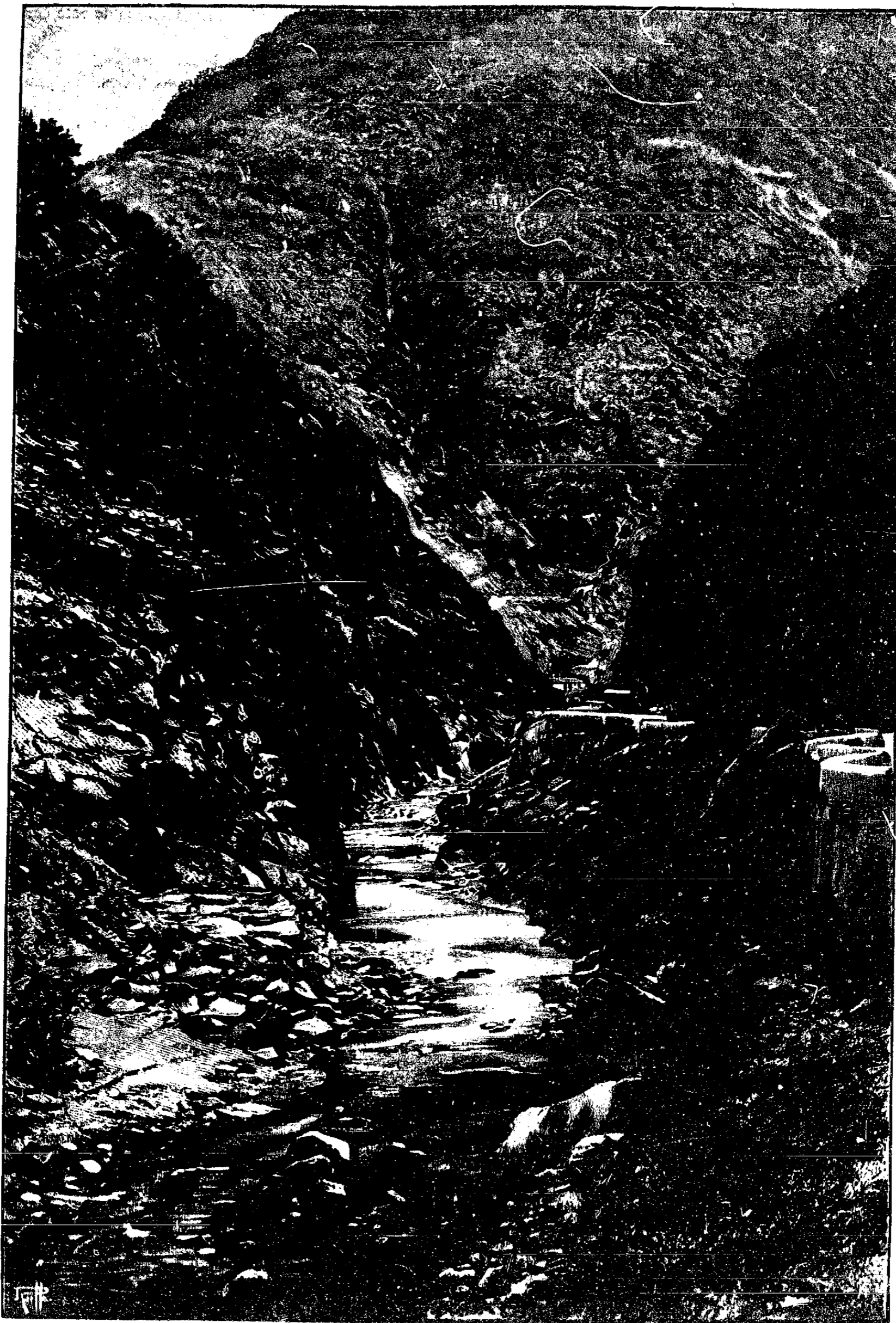
l'on change de chevaux, de visiter le marché arabe, la seule curiosité du lieu.

Berrouaghia est un beau village, bien bâti, très animé. La culture de la vigne y est en honneur. Le pénitencier agricole en possède déjà 160 hectares; avec ses 1200 détenus, que l'on moralise par le travail des champs, ce domaine s'arrondira encore, et le chemin de fer, dont la construction commencera l'an prochain, lui permettra d'écouler ses produits sans les grever de ruineux frais de transport. Les eaux thermales sulfureuses de Berrouaghia, fort appréciées des indigènes, seront pour cette intéressante localité une source de richesse, quand le magnifique établissement de bains que l'on y édifie en ce moment sera achevé.

Nous repartons à neuf heures. Le temps s'est éclairci. Nous franchissons les collines qui séparent la vallée de l'oued el-Hammam de celle du Chélif. Nous défilons, au galop de nos haridelles arabes, devant un moulin et une maison forestière pittoresquement situés. Nous traversons le chétif village d'Aïn-Maklouf, au sortir duquel la route se relève sensiblement et coupe en deux une belle forêt de pins. A mesure que nous nous élevons, la vue devient admirable; nos regards plongent dans un dédale de vallons boisés, de pâturages fleuris, bornés par de hautes montagnes. Mais notre ascension est de courte durée; quelques kilomètres plus loin, la route, fort belle sur tout ce parcours, redescend en lacets à pentes très raides jusqu'à une seconde maison forestière, au delà de laquelle on aperçoit des bouquets de pins et de singulières prairies naturelles, criblées d'énormes pierres grises.

La descente continue ainsi jusqu'à Aïn-Moudjerar, aussi nommé le Camp des Zouaves, où nous arrivons à midi. Nous mourons de faim et de soif. Hélas! le vin qu'on nous sert est mauvais; l'eau que l'on va chercher au fond d'un ravin profond, sur un chemin qui donne le vertige, est tiède. Le déjeuner est exécrable, sauf des oignons crus et des tranches de lard passées à la poêle.

Nous rentrons dans notre guérite, l'estomac mal satisfait. Nous franchissons l'oued el-Hakoum sur un beau pont de fer; nous longeons le Chélif, à travers une campagne désolée, véritable antichambre du désert, et, à trois heures, nous mettons pied à terre à Boghari, par un soleil de plomb. Nous ne sommes encore qu'à 166 kilomètres d'Alger, et déjà nous sommes dans le pays qui « sent le feu », suivant l'énergique expression de Fromentin. Pas un arbre à perte de vue; au fond, des collines déchiquetées, des rochers fauves aux formes bizarres; la petite ville, toute française, étale ses maisons au milieu d'une vallée largement ouverte où, grâce à la saison, le sol est tapissé de verdure; sur la hauteur, à gauche, s'étage le Ksar, village arabe peuplé de marchands, et d'Ouled-Naïls; sur une autre colline, également à gauche, couronnée par le cimetière arabe, des chèvres noires quêtent une nourriture problématique; à droite, à 8 kilomètres de distance, au sommet d'un contrefort du djebel Ammouch, on dis-



Hôtel du Ruissseau des Singes (voy. p. 289) — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

tingue les murs de Boghar, l'ancien repaire d'Abd-el-Kader, devenu une redoute française. Tel est le tableau que nous avons sous les yeux.

La diligence s'est arrêtée devant l'hôtel Célestin, beau bâtiment flambant neuf, où l'on nous donne des chambres reluisantes de propreté. Notre toilette faite, nous entreprenons, malgré le siroco qui souffle, l'escalade du Ksar, par un chemin que les chèvres elles-mêmes doivent redouter au mois d'août. Toujours pas un arbre, et ici pas un brin d'herbe; le sol, qui s'effrite sous nos pieds, a la couleur et l'inconsistance de la cendre.

Les rues du Ksar sont malpropres; les maisons, d'aspect misérable, tiennent le milieu entre la mesure arabe et la mesure européenne. Au rez-de-chaussée, des boutiques étroites, obscures, encombrées de marchandises de bas aloi, défratchées par le soleil. Les fenêtres de l'étage supérieur sont garnies de ces femmes indigènes que Fromentin appelait des danseuses, par euphémisme. Elles sont toutes d'un embonpoint excessif et d'une laideur repoussante, à l'exception d'une jeune fille de quinze à seize ans, qui, debout sur un mur branlant, nous frappe par sa grâce et sa beauté. Ses jambes sont chargées de lourds *khalkhal* en argent, ornés de pierres fausses. Elle nous interpelle d'une voix harmonieuse, dans le français le plus pur. Nous apprenons qu'elle est orpheline, qu'elle a été élevée par les « bonnes sœurs », qu'elle lit et écrit le français; elle nous montre avec orgueil sa photographie, où elle est représentée en costume européen; la pauvre fille ne se doute guère qu'ainsi affublée, elle a perdu tout son cachet oriental, et qu'elle n'est plus qu'une caricature.

Nous gagnons, à l'extrémité du village, une place d'où l'on découvre un admirable panorama. Le cimetière arabe est à nos pieds; plus bas se dresse un marabout qui, ô profanation! a l'air d'une écurie surmontée d'un petit dôme; plus bas encore, s'allonge la rue principale de Boghari, grouillante d'hommes, de chameaux, de chevaux, de mulets. Dans le lointain bleuâtre, et malgré le siroco qui trouble la transparence de l'atmosphère, se profilent les vastes bâtiments militaires de Boghar.

Nous rentrons à l'hôtel, où nous avons invité à dîner l'administrateur et le juge de paix. Le dîner est excellent; le vin, du vin blanc de Médéa, exquis.

Judi 31 mars.

Nous nous levons au point du jour. On nous sert un excellent café dans l'immense salle à manger de l'hôtel. On nous présente le maire de Boghar, un homme intelligent et instruit, qui, chose à noter, ne dit de mal ni du pays, ni de ses administrés, ni de l'administration en général.

Nous en avons fini, heureusement, avec les guérites. Nous avons un excellent break, que nous ne quitterons plus jusqu'à la fin de notre expédition. L'équipage appartient à M. Cazelle, qui a tenu à le conduire lui-même. Je manquerais à un devoir de reconnaissance

si je ne disais pas ce qu'est M. Cazelle et le rôle éminemment utile qu'il joue dans le pays.

Il faut avoir voyagé dans le Sud pour se rendre un compte exact des difficultés sans nombre que rencontre l'Européen décidé à faire œuvre de colon dans ces régions brûlées par un soleil implacable, où les communications sont interrompues par les pluies de l'Évier, où les matériaux, les objets de première nécessité, amenés du Tell, atteignent des prix fabuleux, où les conditions de la vie, pour l'homme civilisé, habitué à un bien-être relatif, sont plus pénibles que partout ailleurs. Le colon qui, muni d'un capital, consent à entreprendre, aux portes du Sahara, cette lutte pour l'existence, dans laquelle les caractères les mieux trempés succombent trop souvent, doit avoir une santé de fer, une énergie indomptable, une persévérance que rien ne décourage.

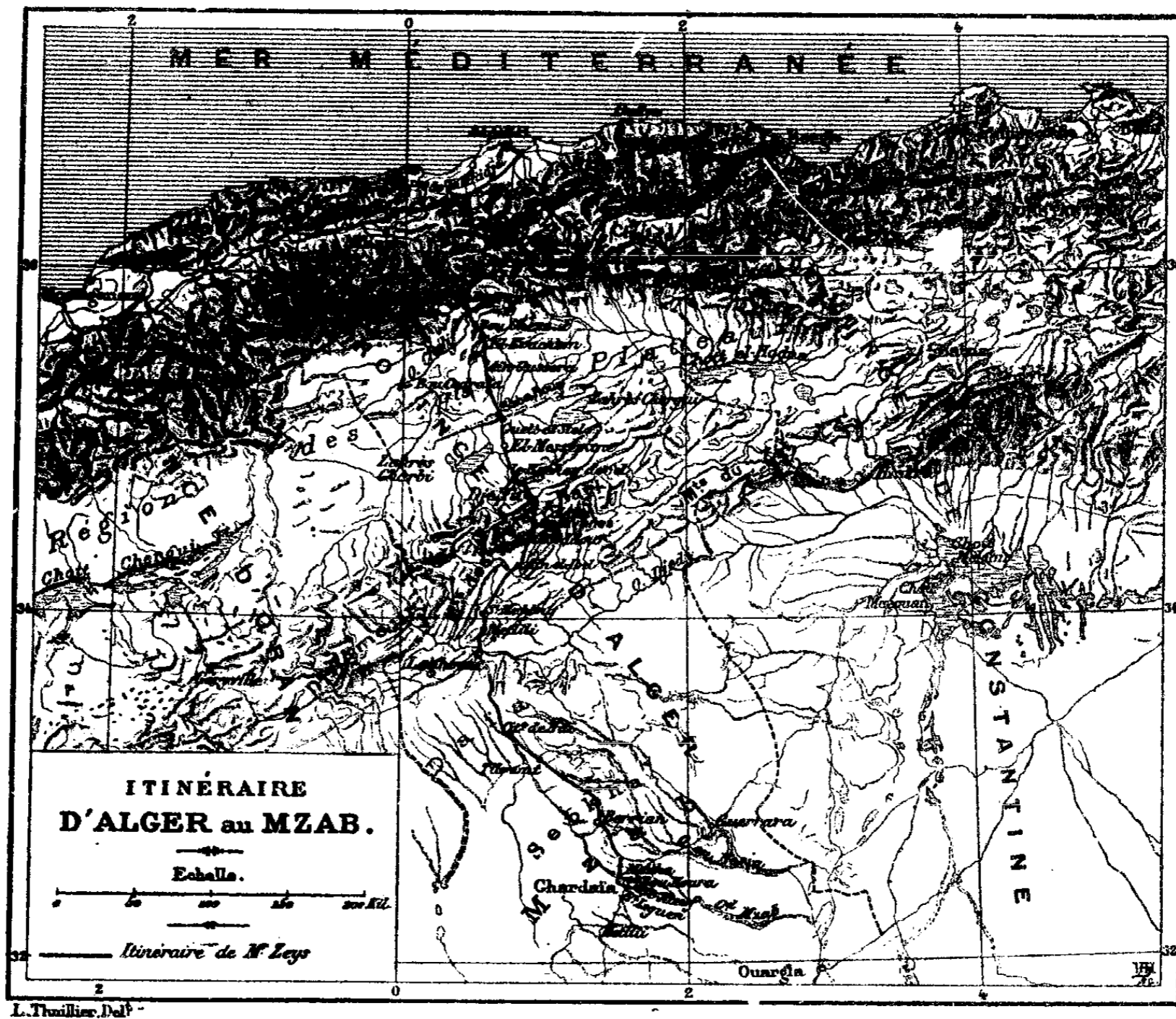
M. Cazelle est un de ces hommes. Tour à tour entrepreneur de transports, constructeur de fermes, cultivateur, il passe ses jours et ses nuits sur la route de Médéa à Laghouat, déjeunant chez son frère au caravansérail d'Aïn-Oussera, dînant chez son cousin à Gucltes-Stel, visitant sa propriété des Terres-Blanches, et couchant parfois dans sa maison du Rocher de Sel, où sa femme et ses enfants l'attendent souvent des semaines entières, retenu qu'il est à Djelfa, à Laghouat, au M'zab, ou ailleurs, par les nécessités de ses multiples occupations. Sa personne, sa famille, ses biens, il a tout engagé dans la redoutable partie qu'il joue contre le désert. Également estimé par les Européens et par les indigènes, choisi comme arbitre par ces derniers dès qu'une difficulté surgit entre eux, il parcourt en pleine sécurité ces immenses espaces, sans autre arme que le fouet avec lequel il stimule l'ardeur de ses chevaux. Nous avons été recommandés à M. Cazelle; il savait que l'un de nous était le frère du capitaine Honoré, dont la droiture et la bienveillance sont légendaires dans le Sud tout entier; il n'en a pas fallu davantage pour faire de M. Cazelle la providence visible et agissante de notre voyage. Jusqu'à Laghouat il a été notre guide, nous renseignant sur les hommes et sur les choses avec une inépuisable complaisance. De Laghouat au M'zab, comme ses affaires l'empêchaient de nous accompagner, c'est son homme de confiance qui nous a servi de cicérone empressé et dévoué.

Au sortir de Boghari, l'horizon est barré, dans la direction du sud, par une chaîne de collines élevées, nues comme la main, brûlées par le soleil, ravines par la pluie, entre lesquelles la route serpente capricieusement. Nous suivons, en le laissant constamment à droite, le lit boueux du Chélif, maigre torrent que le siroco tarit, qu'un orage métamorphose en mer tumultueuse. A le voir ainsi, rampant sournoisement entre ses deux rives arides, on ne se douterait guère que, cinquante lieues plus loin, tranquille et fier comme le Rhin de Boileau, il vivifie de vastes plaines. Ici rien ne vit, sauf quelques rares lauriers-roses, encore salés et déshonorés par les stigmates de sa dernière crue.

Ce morne labyrinthe franchi, nous entrons dans une immense plaine de 100 kilomètres de longueur, terminée par le djebel Kreïder, au pied duquel se trouve le caravansérail de Guet-es-Stel, où nous devons dîner et dormir ce soir. Le spectacle est grandiose. Ce n'est pas encore le désert, à proprement parler, mais la nature nous y prépare. Les montagnes dont nous nous éloignons semblent nous fermer l'accès du monde civilisé; vues de ce côté, elles sont d'un bleu indigo; elles ont pour contreforts des collines rocheuses d'un brun violent, tirant sur le rouge, et donnent à l'œil la sen-

sation pénible de l'écorché. Le sol est tapissé de thym et de ciguë. A mesure que nous avançons, la teinte brutale de l'arrière-plan perd son intensité, elle finit par se fondre dans l'azur du ciel. Devant nous, à perte de vue, la plaine monotone, et bien loin, à peine distincte, une chaîne de montagnes, couronnée de sept pitons, de forme presque identique, que l'on appelle les Sept-Têtes (*Seba-Rous*) et que nous atteindrons ce soir.

Vers sept heures du matin, un mur blanc s'ébauche vaguement dans le lointain : c'est le caravansérail de



Bou-R'zoul; à distance, avec son rideau d'arbres, il moule assez bien le paysage. De près, il est misérable, et misérablement tenu. On y déjeune, on y loge même, dit-on. Nous avons peine à le croire. A droite se dresse un vieux *bordj*, encore moins engageant. L'hôte fume sa pipe sur le pas de sa porte. Il nous salue, nous le saluons et nous ne nous arrêtons pas, à son grand désappointement.

Quelques *douars*, aux tentes noires, surgissent çà et là; d'immenses troupeaux de chameaux et de moutons errent en liberté dans cette solitude, tondant avec voracité les pousses tendres du thym qu'un orage récent a

reverdi. Un jeune cheval, qu'une horrible blessure a mis hors de service et que des rouliers ont abandonné, nous regarde tristement; déjà des gypètes et des corbeaux, tournoyant autour de lui, guettaient l'agonie du pauvre animal, que nous aurions volontiers achevé d'un coup de fusil, si nous nous en étions senti le courage.

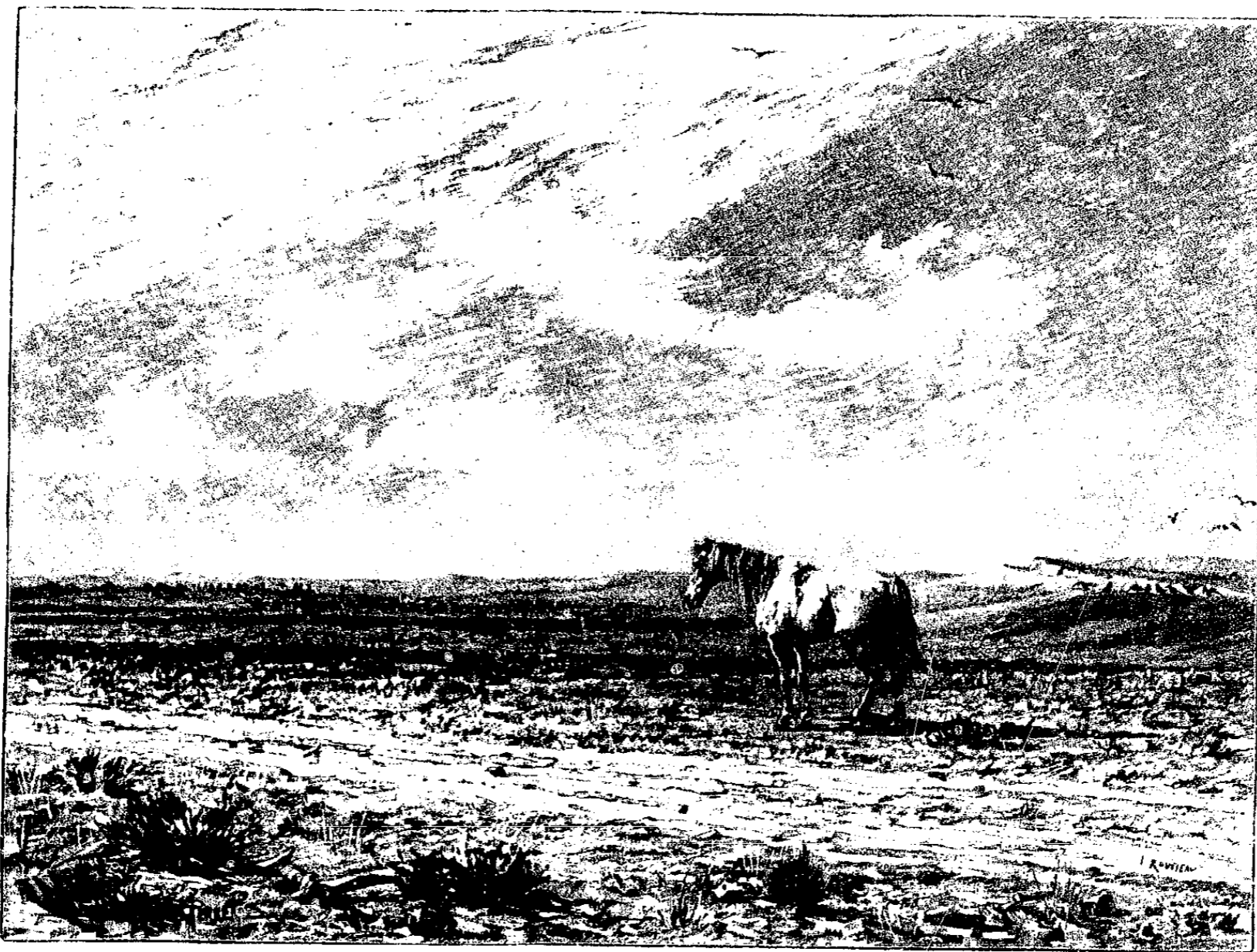
La route, solidement empierrée, est excellente pendant quelques kilomètres. Nous admirons, pour la première fois depuis notre départ d'Alger, un bel effet de mirage : des lacs bleuâtres, de longues files d'arbres élancés, se profilent à l'horizon; ce ne sont que des illusions! Le ciel est d'une pureté inouïe; le soleil

printanier, tempéré par une brise venue du nord, nous pénétre de sa chaleur bienfaisante.

A onze heures, nous arrivons au splendide caravansérail d'Aïn-Oussera, tenu par le frère de M. Cazelle, lequel vit là, en pleine solitude, avec sa jeune et charmante femme et une petite fille de quatre ans. Le paysage ne répond plus à la sinistre description qu'en a faite Fromentin en 1853. Ce n'est plus le triste bivouac d'alors. Sans doute les sables blanchâtres sont toujours là, les marais également, la fièvre surtout — la famille de M. Cazelle en sait quelque chose. Mais le caravansérail, avec ses murs éclatants de blancheur, sa porte

monumentale, rompt la monotonie de la vaste plaine, et le bivouac s'est transformé en un confortable lieu de repos; la cour carrée, d'un hectare de superficie, est remplie de bruit et de vie; des Arabes avec leurs chameaux ruminants, quelques Européens avec leurs charrettes bondées de marchandises, un vétérinaire militaire suivi de son ordonnance, nous rappellent heureusement que nous ne sommes pas seuls en ce monde, comme nous pouvions le croire depuis notre passage à Bou-R'zoul.

On nous introduit dans la salle à manger, où cent personnes seraient à l'aise, et, comme nous étions attendus,



Cheval abandonné. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

un repas substantiel nous est immédiatement servi. Nous y faisons largement honneur.

A deux heures, nous repartons avec des chevaux frais. La masse blanche du caravansérail baisse peu à peu à l'horizon et nous rentrons dans la solitude. De rares broussailles de *metnan*, de *guetaf*, quelques touffes d'alfa, alternent avec les pierrailles et les dunes sablonneuses. Nous rencontrons un détachement d'artillerie avec quatre canons, et trois voitures de rouliers, traînées chacune par deux chevaux, qui avaient pris l'avance pendant notre déjeuner. La route n'est plus qu'une piste tracée dans le sable.

A trois heures, nous tombons sur un chantier d'alfa

et sur une auberge dite — Dieu sait pourquoi! — *Belle Vue*, et bien misérable. On nous dit tout bas qu'un condamné militaire est caché là, depuis plus de six mois, ne sortant que la nuit et échappant ainsi à toutes les recherches. Un puits de 30 mètres de profondeur et donnant un débit de 1200 litres par jour permet aux ouvriers de camper sur ce point.

Au 240^e kilomètre (en comptant d'Alger), nous descendons dans le lit boueux de l'oued Cedraïa. Nouvelle auberge, où nous laissons souffler nos chevaux exténués. Les montagnes de Boghari ne forment plus qu'une ligne à l'horizon, chargé d'épais nuages. Le soleil s'y plonge et, spectacle féérique, nous envoie ses rayons

dorés par trois petites ouvertures : on dirait trois lampes allumées aux meurtrières d'une gigantesque forteresse badigeonnée à l'indigo. Les Sept-Têtes, pains de sucre ce matin, ont grandi et sont devenues des cônes de respectable élévation ; on dirait les tentes d'un bivouac de géants, plantées sur le sommet de la montagne. Le sol est pierreux, rocailleux ; notre break danse sur les arêtes vives de cette coulée de grès ; quelques *betoums* (pistachiers de l'Atlas) animent le paysage, et l'alfa est de plus en plus abondant.

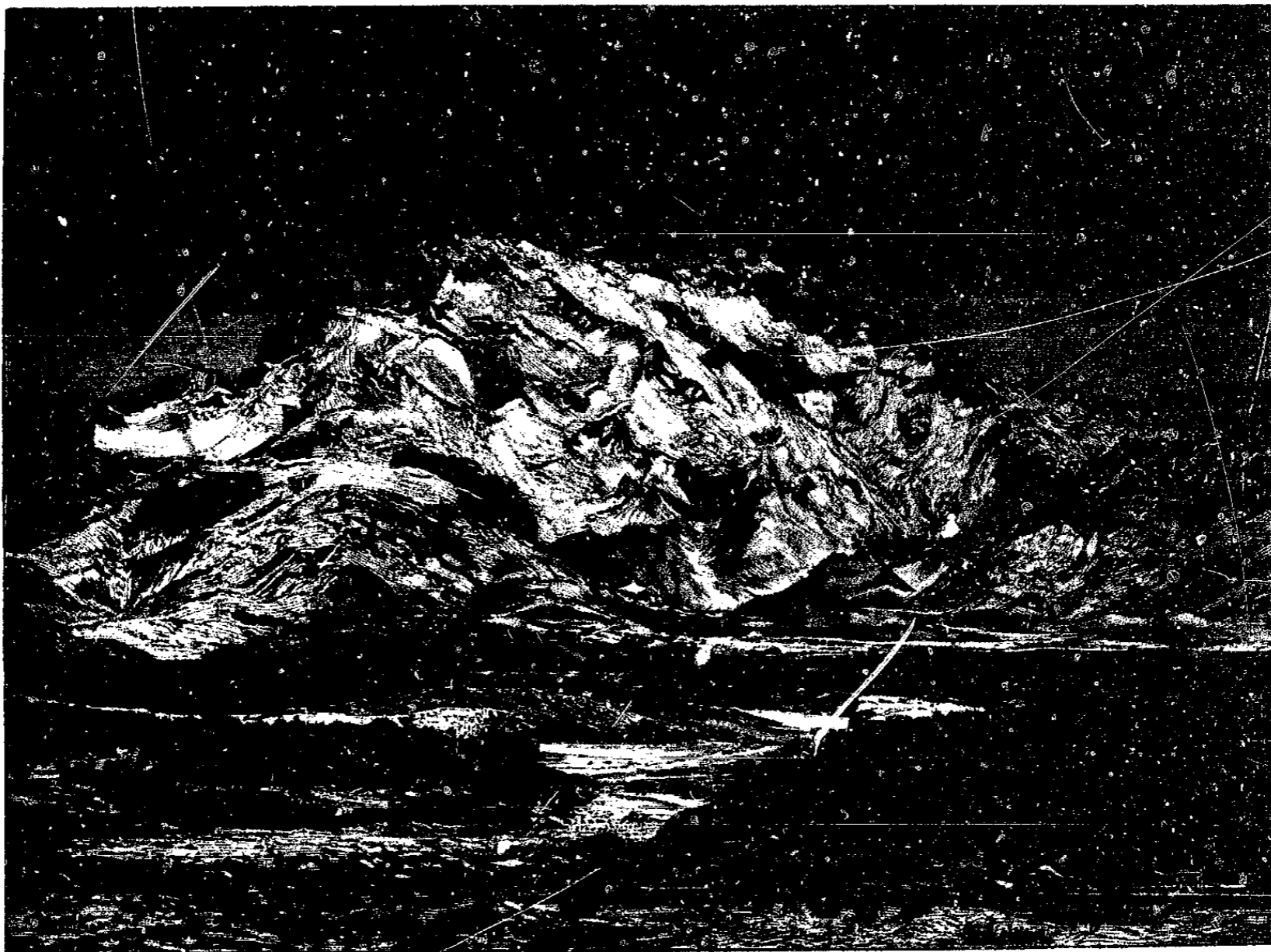
Nous voici au seuil du col étroit des Seba-Rous ; encore un coup de collier, et, dans un cirque d'aspect

désolé, nous apercevons, à l'ouest, le caravansérail de Guelt-es-Stel, notre gîte pour la nuit, que Fromentin a vu construire.

Ici encore, grâce à la sollicitude de M. Cazelle, nous sommes annoncés. Comme la soirée est fraîche, on a allumé un bon feu dans la salle à manger. Nous expédions notre correspondance pendant que le dîner s'apprête.

A dix heures, la fatigue aidant, cette fatigue délicieuse du voyageur grisé par le grand air, nous songeons à gagner nos lits.

Hélas ! nous pensions dormir, et notre espérance ne



Le Rocher de Sel. — Gravure de Ruffe, d'après une photographie.

se réalise pas. Nous employons une partie de la nuit à faire une chasse pour les détails de laquelle je renvoie le lecteur aux *Voyages en zigzag* de Töpffer. Et encore, le bonhomme genevois n'a eu affaire qu'à du menu gibier, tandis que nous...

Vendredi 1^{er} avril.

Nous sommes debout à six heures du matin, et nous remontons en voiture. La route descend par une pente rapide jusqu'au pied du plateau sur lequel le caravansérail est construit ; puis elle se relève péniblement jusqu'à la sortie du col, que nous quittons sans regret, car cette partie du djebel Kreïder, avec ses pins ra-

bougris, ses rochers, est l'image même de la désolation.

Nous nous retrouvons en rase campagne sur un terrain sillonné d'ornières profondes que nous ne pourrions éviter qu'en nous jetant, à droite ou à gauche, dans d'inextricables rocailles.

Vers neuf heures, après une marche d'une lenteur désespérante, nous arrivons aux Terres-Blanches, où jadis il n'existait qu'un puits. Nous sommes au seuil du bassin des deux Zahrès (R'arbi et Chergui), complètement à sec en ce moment. Le sol est couvert d'une couche de sel, de là le nom que porte cette région. Depuis l'année dernière, M. Cazelle a entrepris sur

ce point d'importantes constructions, qui sont à peine terminées au moment de notre passage. Déjà une famille entière, les fermiers de notre excellent guide, s'y est installée. Nous ne savons ce qu'il faut admirer le plus, de l'homme qui a engagé un capital considérable dans une pareille opération, ou des braves gens qui, pour garder les chevaux du relais et tenter des plantations, ont consenti à vivre ainsi loin de tout secours humain.

Nous sommes ici, pour ainsi dire, dans la seconde section des Hauts-Plateaux, coupés en deux parties inégales par la chaîne du djebel Kreïder. De Boghari à Guelt-es-Stel, on compte 100 kilomètres, en chiffres

ronds; de Guelt-es-Stel au Rocher de Sel, il y en a une quarantaine.

Après une courte halte, nécessaire aux bêtes et aux gens, nous nous engageons dans un bas-fond fangeux de 1500 mètres de longueur, dont nous ne nous tirons qu'à grand'peine. A la boue succède le sable, pendant 6 kilomètres; au sable succède la boue, pendant 6 nouveaux kilomètres. Nos chevaux font pitié à voir. Moins heureux que nous, des rouliers ont dû abandonner, en plein désert, deux charrettes dont les roues ont disparu dans la fange; ils sont allés chercher du renfort au caravansérail de Messeran, que nous atteignons nous-



Ane rose et négriillon (voy. p. 298). — Gravure de Rousseau, d'après une photographie.

mêmes après bien des efforts. Nous avons parcouru 27 kilomètres depuis le lever du soleil.

Le caravansérail, misérable d'aspect, est tenu par un vieux bonhomme causeur et rieur. Il nous accable de proverbes, dont il a une aussi ample provision que Sancho. Nous voyons les rouliers propriétaires des deux charrettes abandonnées à 6 kilomètres en arrière, sortir du caravansérail avec 46 mulets; ils vont désembourber leurs voitures.

La route est devenue meilleure; le sol est argileux, et comme il n'a pas plu dans cette région depuis plusieurs semaines, nous pouvons regagner un peu le temps perdu. Hélas! notre satisfaction est de courte durée.

Des sables mouvants retardent de nouveau notre marche. Il est vrai que le paysage vaut la peine d'être étudié et admiré. A droite, sur un petit plateau légèrement incliné, un cimetière éparpille ses tombes blanches sous la protection de deux koubbas; ce sont donc les morts qui donnent de la vie au tableau que nous avons sous les yeux. Un troupeau de moutons, quelques chèvres paissent Dieu sait quelle herbe fantastique. M. Cazelle nous fait remarquer deux de ces moutons; ils sont de taille gigantesque et absolument dépourvus de laine; ils appartiennent, paraît-il, à une espèce originaire du pays des Touareg. Nous déclarons à l'unanimité que ces animaux sont fort laids. Mais ce qui



Le marché de Djelfa (voy. p. 298). — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

excite notre admiration, c'est la vue d'un *âne rose*, l'âne le plus délicieux du monde, un amour d'âne.

En face se dresse, comme un énorme morceau de sucre candi, à la couleur près, le Rocher de Sel; déchiqueté, raviné, tourmenté, ce rocher, qui offre aux yeux, depuis le gris-noir jusqu'au gris-blanc, toutes les dégradations du gris, ressemble encore, si l'on veut, à une énorme dent cariée plantée dans une gencive de sable. Il est là, sinistre de forme, violent de couleur, comme le poteau indicateur d'une région nouvelle: la chaîne saharienne qui ferme la région des Hauts-Plateaux, et qui, aux abords de Laghouat, donne accès à celle du Sahara.

Nous descendons dans le lit de l'oued Melah par une rampe adoucie par de récents travaux; les condamnés militaires qui les ont exécutés sont encore campés sur les bords de la rivière. L'eau gazouille joyeusement sur des cailloux blancs; si elle était plus profonde, nous nous risquerions à y prendre un bain. tant elle est tiède et limpide. Au sortir du gué, la route oblique à gauche et s'engage dans un dédale de roches superposées en un désordre pittoresque: sur une éminence se dressent les murs d'un caravansérail, dont l'accès paraît difficile: dans le fond, spectacle ravissant, s'étend un vaste jardin, véritable forêt d'arbres fruitiers, au milieu desquels s'élève comme un géant un abricotier de 20 mètres de hauteur; derrière un rideau de trembles se dissimule une ferme, résidence habituelle de la famille de M. Gazelle. Notre guide a transformé ce coin perdu en un paradis terrestre; 14 hectares de vigne ont été plantés par lui; à perte de vue ce ne sont que poiriers, pommiers, grenadiers, pêchers, amandiers déjà couverts de fleurs. La maison et le jardin ont été dévastés, au mois d'août dernier, par un orage formidable, et le désastre est à peine réparé à l'heure qu'il est. /

Mme Gazelle nous fait l'accueil le plus gracieux. Un succulent déjeuner nous attend. Des œufs frais, du beurre et du pain de ménage fabriqués dans la ferme même, quel régal pour des estomacs affamés! Nous sommes à 300 kilomètres d'Alger, au seuil du désert, qui le dirait? Tous les bruits familiers de la campagne « civilisée » charment nos oreilles; canards, oies, poules, coqs, pintades, vaches, moutons, nous donnent, pendant notre repas, un concert assourdissant dont nous nous gardons bien de nous plaindre.

A une heure, nous repartons au trot de deux vigoureux chevaux blancs. Nous emmenons avec nous une des fillettes de notre hôte, une jolie blondinette de huit ans que son père conduit à Djelfa. Nous traversons trois fois l'oued Melah, à gué bien entendu, car les ponts sont inconnus ici. Le paysage est sévère: au loin, des pins couronnent les crêtes des montagnes et descendent dans le creux des vallons; au premier plan, des rochers aux formes bizarres, des touffes de thym, de ciguë, de diss, d'alfa; par-ci par-là, des bouquets de trembles et de saules-pleureurs, témoignage évident de l'humidité du sous-sol, et, découverte horrible, des débits de boissons! La route est passable; elle suit les

contours de la vallée, sans présenter aucune rampe excessive. L'oued Melah, suivant l'usage arabe, devient l'oued Djelfa, que nous ne quitterons plus jusqu'à la ville qui porte et qui lui a donné son nom. On voit bien qu'un centre européen n'est plus éloigné: la route devient bonne; des ponceaux sont jetés sur les ravins. Nous passons, sans nous y arrêter, devant l'auberge-relais de Zmeïlat, dont l'eau est renommée; devant l'auberge d'Aïn-Ouarrou, également pourvue d'un puits excellent; devant un café maure joliment situé; nous enjambons la rivière qui passe à notre gauche, et nous pénétrons dans une étroite vallée qui, courant entre deux montagnes parallèles, a l'apparence d'un long corridor. Sur la droite, des condamnés militaires, logés dans des baraques en bois, des cabanes en pierres sèches, des cavernes creusées dans le rocher, nous examinent avec curiosité.

Soudain, un grand moulin, aux allures monumentales, construit par l'administration de la guerre, s'offre à nos regards. Djelfa est à quelques centaines de mètres plus loin; au dehors de l'enceinte, de date récente, se développent les longues murailles du bordj, dont Fromentin a fait une description un peu idéalisée; en face, l'église catholique forme, par l'élégance de son clocher, un contraste saisissant avec la lourde construction des soldats du général Yousof. Voici la ville! Nous y pénétrons, et nous avons devant nous une longue avenue plantée d'arbres. Djelfa se compose de quatre rues se coupant à angle droit, et de vastes espaces vides qui attendent des colons et des architectes. Quel triste, quel morne séjour! M. Engel, le commandant supérieur du cercle, nous invite à dîner. L'excellent homme est désolé du refus que nous lui opposons. Nous avons encore 38 kilomètres à franchir pour atteindre notre gîte de la nuit, et il est cinq heures du soir: nous nous montrons inflexibles, à regret.

On se hâte de mettre des chevaux frais à notre break, et nous sortons de Djelfa par la porte opposée. Une sorte de faubourg, déjà à moitié ruiné et à peine habité, borde la route. Le silence, la solitude, la nuit se font autour de nous; nous mettons deux longues heures à nous hisser jusqu'au Col des Caravanes, point culminant du versant septentrional de la chaîne saharienne. Il est vrai que la montée est rude; elle est de 700 mètres, répartis sur un peu plus de 20 kilomètres. Un violent orage de pluie et de grêle, accompagné de coups de tonnerre formidables, nous accueille dans ces régions élevées. Parvenus au sommet de la montagne, l'allure de nos chevaux, lancés sur une pente rapide, devient vertigineuse. A dix heures du soir, par un temps affreux et une température glaciale, nous arrivons enfin à Aïn-el-Ibel, où notre dîner, commandé à l'avance, a déjà été réchauffé trois fois. Nous avons traversé, sans le voir, le Ksar Timeremiram, petit groupe de maisons arabes et de jardins situé au delà du gué et du caravansérail de l'oued Ceder, et le Ksar Zeïra, moins important de beaucoup que le premier. Il y a là, nous dit-on, une source d'une abondance extraordinaire, dont le débit

est de 10 000 litres à l'heure. Malheureusement presque toutes les eaux des environs sont plus ou moins chargées de magnésie, et il faut un apprentissage pour les boire sans inconvénient.

Nos hôtes, qui tiennent une excellente auberge à deux pas d'un mauvais caravansérail, les époux Metzger, sont des Alsaciens des environs de Colmar. Mlle Catherine, leur jolie nièce, s'empresse autour de nous, et nous sert un succulent dîner, où dominent les mets alsaciens, que nous apprécions à leur juste valeur, car deux d'entre nous sont Alsaciens, et les deux autres Lorrains. Nous nous étendons avec délices dans des lits d'une éblouissante propreté.

Malheureusement le temps s'est gâté; il pleut à torrents pendant toute la nuit, et nous nous demandons avec anxiété comment nous continuerons notre voyage.

Samedi 2 avril.

La pluie ne cesse pas, nous retardons notre départ, et nous visitons le petit Ksar, à demi ruiné, dont les chétives constructions entourent l'auberge Metzger. Sauf un bordj que l'on pourrait sauver de la destruction si on le réparait à temps, le village, créé par le général Margueritte, a un aspect lamentable; ce ne sont que murs écroulés, puits à demi comblés, amas de décombres, que j'examine avec méfiance, car je les soupçonne de recéler des scorpions, et j'éprouve pour ce animal, dont Bernardin de Saint-Pierre, seul, a compris l'utilité dans la création, une répulsion instinctive. Il y a même des vipères cornues dans le pays.

Enfin une éclaircie se produit. Lestés d'un bol de café au lait — décidément nous sommes en Alsace! —



Laghouat, la ville arabe (voy. p. 300). — Gravure de Ruffe, d'après une peinture de Marius Perret.

nous repartons. Les chemins sont si mauvais, que M. Metzger nous offre d'atteler sa carriole, et de se charger de nos bagages, de façon à alléger d'autant notre break, déjà lourd par lui-même. Nous acceptons avec reconnaissance.

Le paysage est toujours le même : toujours un terrain nu, sablonneux, parsemé, n'en déplaise aux géographes, de touffes d'alfa, et encadré de montagnes arides. Nous avançons péniblement; nous franchissons l'oued Tadmit sur un pont; nous laissons à notre droite le café-poste de Mokta-el-Oust; la route, zébrée de bancs rocheux, est dure; nous arrivons, vers midi, à Sidi-Makhlouf, vaste caravansérail juché sur un escarpement d'un accès assez difficile. Nous déjeunons et prenons congé de M. Metzger.

A deux heures, nous remontons dans notre équipage. La route est affreuse. Il ne pleut plus, mais de gros nuages sont suspendus sur nos têtes, et le soleil refuse obstinément de se montrer. Nous descendons dans un

bas-fond qui porte le nom de daya Guera-el-Ahmra, et qui est plein d'une eau boueuse où nos roues s'enfoncent jusqu'au moyeu; nous ne nous arrêtons même pas à Metlili, qu'il ne faut pas confondre avec le Metlili des Chambas, situé au delà du M'zab.

A l'horizon se profilent les crêtes, affectant la forme d'un escalier gigantesque, d'une chaîne de montagnes qui barre la ligne du sud, ne laissant subsister qu'un étroit passage. A mesure que nous approchons, les deux murailles semblent se déplacer et s'ouvrir comme les deux vantaux d'une porte démesurée, au point de devenir parallèles à la route, qui, s'engageant dans cette brèche de deux lieues de largeur, suit la vallée de l'oued Mzi, contourne le *Chapeau du Gendarme*, mamelon bizarre dont le nom est d'ailleurs peu justifié, et s'arrête court devant le lit desséché de la rivière.

Le jour baisse avec rapidité; nous y voyons encore assez pour apercevoir un cavalier arabe qui, à notre approche, s'élançe au triple galop dans la direction de

Laghouat. C'est la vedette chargée par le commandant supérieur du cercle, M. le colonel de Ganay, de signaler notre arrivée. Si nous n'avions pas été retardés par la pluie, nous aurions trouvé là le colonel avec son état-major, venus à notre rencontre et qui sont rentrés à Laghouat après une attente vaine de plusieurs heures.

La nuit est complète. Il s'agit de traverser le lit, large de 2 kilomètres, de l'oued Mzi, et ce n'est pas une mince affaire. Nos pauvres chevaux refusent d'avancer; les sables mouvants leur opposent une invincible résistance; il faut mettre pied à terre et patauger dans l'obscurité. A huit heures du soir nous atteignons le bord opposé de ces syrtis perfides, et nous remontons en voiture. Un quart d'heure après, nous faisons notre entrée à Laghouat.

M. le colonel de Ganay nous déclare qu'il n'y a pas d'hôtel dans la ville et que nous sommes ses hôtes. M. le capitaine de Rozière, chef du bureau arabe, nous reçoit à sa table hospitalière. A dix heures, nous allons goûter un repos nécessaire dans les lits confortables de l'hôtel du Commandement.

Dimanche 3 avril.

Nous sommes debout à sept heures du matin. M. de Ganay nous fait, avec une courtoisie légendaire dans le Sud, les honneurs de sa capitale.

L'hôtel du Commandement est situé sur une jolie place rectangulaire où sont réunis presque tous les édifices publics : en face, le bureau arabe; à gauche, le trésor et la poste; à droite, l'église, coquette et mignonne.

Nous montons tout droit à l'hôpital militaire, d'où l'on découvre le panorama complet de Laghouat, construit en amphithéâtre sur deux collines qui se font face. Deux cents hectares de jardins, de vignes et de vergers s'étendent au nord et au sud. Un magnifique barrage retient les eaux de l'oued Mzi; des canaux d'irrigation les distribuent dans la ville et dans les cultures. Au nord-ouest, une colline, sorte de verrue, rose à cette heure matinale, étale sa boursouffure trapue dans la plaine. Au sud s'étend à perte de vue le désert dans lequel nous allons nous engager.

Nous redescendons de notre observatoire. Il est convenu que nous visiterons la ville en détail à notre retour. Il est neuf heures, et il est temps de repartir, si nous voulons coucher au M'zab après-demain. Nous déjeunons sommairement, et, fouette cocher, nous sommes en route pour notre avant-dernière étape, la plus dure de toutes, car nous ne trouverons, de Laghouat au M'zab, ni table ni lit.

Nous passons près de la splendide caserne récemment bâtie pour la cavalerie; de vastes cours, des promenoirs à arceaux sous lesquels les hommes circulent à l'ombre, donnent à cet édifice un caractère grandiose.

On a ajouté quatre mulets du train à notre attelage, afin de nous aider à traverser les marécages qui s'étendent à plusieurs kilomètres et que les pluies de l'hiver ont transformés en véritables étangs. Ce renfort, dû à

la courtoisie de M. de Ganay, nous est précieux. Quand nous retrouvons la terre ferme, nos robustes *ministres* reprennent le chemin de la ville, et nous nous enfonçons dans le désert. Nous sommes dans la région dite *des dayas*, dont nous ne sortirons que pour entrer dans la *sebka*, et qui a 115 kilomètres de largeur.

La *théorie des dayas* est connue de vieille date. Elle est résumée en quelques lignes, et avec une clarté qui lui est habituelle, par notre grand géographe M. Elisée Reclus¹. Le grand plateau qui s'étend au pied du versant méridional de la chaîne saharienne est très légèrement incliné; les accidents de terrain y sont de minime importance; ce sont ou des taupinières que l'on appelle pompeusement dunes, ou des cirques qui ne sont que des cuvettes, ou des rides que l'on décore du nom prétentieux de rivières. Vienne un orage, les cataractes tombées du ciel y retournent en partie sous l'action d'une puissante évaporation; le surplus des eaux, entraînant quelques parcelles de terre végétale, s'accumule dans les dépressions du sol, s'y enfonce, et entretient dans ces cuvettes naturelles une humidité bienfaisante. Voilà la *daya* organisée, il ne reste plus qu'à la meubler, et la nature y pourvoit avec son ingéniosité ordinaire. Des jujubiers sauvages, à l'épine meurtrière, s'installent dans ce milieu qui leur convient. Plus tard, une graine de *betoum*, échappée au bec d'un oiseau voyageur, roulée par le vent, rencontre l'abri protecteur du buisson épineux; là elle germe, sort de terre; humble comme la violette classique, elle ne demande qu'à vivre et à se développer dans l'obscurité, et surtout à échapper aux morsures du soleil, du siroco et du chameau, ses trois ennemis mortels. Au bout de quelques années, sa tige robuste s'élève au-dessus du fourré; et son premier soin, quand elle peut se suffire à elle-même, et braver par sa taille même la dent des troupeaux, est d'étouffer sous son ombre épaisse le pauvre buisson auquel elle doit la vie. L'ingratitude d'un arbre, quel admirable thème à mettre en vers latins!

Il y a des *dayas* de toutes les dimensions, ce qui précède le prouve surabondamment. La plus belle est celle de Tilremt, où nous coucherons ce soir. Espacées de 2 à 3 kilomètres les unes des autres, elles sont la providence visible et tangible du voyageur, qui est sûr d'y trouver de l'ombre, de la fraîcheur et, le plus souvent, de l'eau potable. De Laghouat à l'oued Sottafa, les deux points extrêmes de la région des *dayas*, on en rencontre au moins 14, contenant ensemble 800 *betoums*. Dans ce chiffre la *daya* de Tilremt, la reine des *dayas*, compte pour 400 *betoums*, les plus beaux de toute la région.

Nous appuyons un peu à l'ouest pour éviter un banc de sable de 3 ou 4 kilomètres de largeur; puis nous remettons le cap sur le sud-est, en suivant, jusqu'à l'oued Bou-Trekfinc, la piste tracée sur un sol dur et caillouteux, excellent pour la marche. Nous déjeunons

1. *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI, p. 337.

sous les frais ombrages de la *daya* Ras-Chaab, située à droite de la route, et où s'élèvent 37 betoums de belle venue; l'alfa est très abondant sur les berges de la *daya*. Nous en sommes réduits à boire notre vin sans eau, car celle-ci manque absolument sur ce point.

Dix kilomètres plus loin, nouvelle *daya*, mieux ombragée encore et plus spacieuse que la précédente. Elle porte le nom de *daya Talemsane*; les betoums y sont au nombre de 80. Voici l'oued Nili, complètement desséché, bien entendu; nous le côtoyons pendant une vingtaine de kilomètres, et, à trois heures, nous arrivons à Nili, où il n'y avait jadis qu'un petit bordj,

un barrage, une citerne et de rares betoums. M. Cazelle y a construit une écurie pour les chevaux de relais de sa diligence de Laghouat au M'zab, et un logement pour le gardien de l'écurie. Ce dernier nous offre une portion de l'appétissante soupe à l'oignon qu'il a préparée pour son repas. Nous acceptons avec empressement, car, depuis le matin, nous n'avons eu aucun aliment chaud.

Depuis la *daya* de Ras-Chaab, l'alfa a entièrement disparu; il est remplacé par le *chih* (armoïse), le *remetz* (*Salsolea*) et une plante que les indigènes appellent *bagla*, et dont j'ignore la dénomination française.



Betoums et *daya*. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

Nous franchissons une dernière fois l'oued Nili; nous roulons rapidement sur un sol argileux, de-ci de-là parsemé de pierres; les *dayas*, très rapprochées, défilent à droite et à gauche, mais surtout à droite; nous en comptons sept, les deux dernières vis-à-vis l'une de l'autre et appelées les *Souabine*, avant d'arriver au bas-fond de Tilremt, que les pluies récentes ont transformé en un vaste étang. Il faut l'expérience consommée de notre cocher pour trouver, dans l'ombre épaisse des arbres, la chaussée étroite qui nous permet de traverser sans encombre ce dangereux passage. Nous atteignons enfin le mamelon qui domine la *daya*.

Il existe à Tilremt deux petits bordjs, l'un construit

sur la citerne où l'on emmagasine les eaux, retenues par un solide barrage en maçonnerie; l'autre sur le sommet même du mamelon. C'est ce dernier qui doit nous servir de logis pour la nuit, et nous ne sommes pas sans inquiétude pour notre installation. Pour comble de misère, le pavillon est fermé à clef, et le gardien est introuvable. Nous le hélons à pleins poumons, car nous savons son nom :

Ya Berrich! Ya Berrich!! Ya Beeeerrrich!!!

Enfin le vieux bonhomme arrive à demi endormi, s'excusant de son micux, car on l'avait prévenu de notre arrivée, et les hôtes du colonel de Ganay sont sacrés pour lui. La clef tourne dans la serrure; nous entrons

avec méfiance dans ce lieu inconnu. Notre cocher éclaire la marche au moyen d'une des lanternes du break, ... nous poussons en chœur une exclamation. M. de Ganay nous a fait, dans son inépuisable bonté, la surprise d'envoyer des lits de camp pour nous à 84 kilomètres de Laghouat! Nous le bénissons du fond du cœur.

Lundi 4 avril.

Nous nous relevons à trois heures du matin, les yeux encore gros de sommeil; un froid vif règne sur ce plateau exposé à tous les vents. Mais, une fois réinstallés dans notre break, nous nous sentons frais et dispos. La nuit est noire comme de l'encre; sous les beignets l'obscurité est massive; nous distinguons à peine, à la clarté de quelques lanternes, la diligence dételée près d'un hangar qui abrite une vingtaine de chevaux; moins heureux qu'eux, les voyageurs, tous indigènes, sont couchés sur la terre, roulés dans leurs burnous. Le café tenu par Berrich est plein de consommateurs qui causent bruyamment entre eux. Le tableau est d'une originalité saisissante; il tenterait un Salvator Rosa:

La route est horrible; les ornières sont profondes comme des fossés; pour comble de misère, elles sont pleines d'eau, et nous sommes éclaboussés jusque dans notre voiture. Nous entrevoyons vaguement les arbres de deux petites dayas, la première sur la gauche, la seconde sur la droite, — ce sont les dernières, car nous quittons la région dite des dayas, pour pénétrer dans celle de la sebka, ou *filet*, ainsi nommée parce que les montagnes et les collines dont elle se compose forment un réseau inextricable, comme les mailles d'un filet.

Nous nous engageons dans un col, appelé Ras-Besbaïer, à l'extrémité duquel la route prend la droite de l'oued du même nom, assez profondément encaissé par des rives rocheuses de plus en plus accentuées, et le traverse ensuite trois fois, jusqu'à sa rencontre avec l'oued Settafa.

Le soleil s'est levé sur ce paysage aux teintes grisâtres, d'une rare mélancolie. Nous apercevons dans l'éloignement de chétives constructions, et, à six heures du matin, nous mettons pied à terre devant le gîte de l'oued Settafa, où nous sommes rejoints par la diligence que nous avions laissée encore endormie à Tilremt. Elle est bondée de voyageurs, tous Mozabites, à l'exception d'un rabbin passablement déguenillé. On nous donne l'explication de cette affluence de gens. Deux services rivaux se sont installés sur cette voie; chacun des deux entrepreneurs a baissé successivement ses prix, afin de ruiner son concurrent; si bien qu'en ce moment on va de Laghouat à Gardaïa (188 kilomètres et demi) pour un franc!!! Les Mozabites sont économes; ils voyagent donc avec un louable empressement pour profiter de cette bonne aubaine. Il me souvient d'avoir visité, en 1877, Milah et la colonie grecque de Sidi-Mérouan, et d'avoir été témoin d'un fait encore plus surprenant: on allait pour rien de Milah à Constantine, et l'on déjeunait à Aïn-Tinn... aux frais de l'entreprise.

Le rabbin est un homme intelligent. Sachant qui nous sommes, il devient communicatif. Il nous raconte qu'il a parcouru la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie, pour quêter au profit d'une œuvre pie. Il se rend à Gardaïa, où se trouve une communauté israélite, pour continuer sa tournée.

Tandis que nous cherchons à nous réchauffer en battant la semelle devant le gîte, deux têtes surgissent timidement derrière un petit mur qui court à la suite de l'écurie où sont parqués les chevaux de relais. Ces deux têtes, coiffées de chechias, et ce mur nous intriguent. Nous nous rapprochons. Le mur est une digue qui met une pépinière à l'abri des crues violentes de la rivière. Les deux têtes appartiennent à deux troupiers chargés de garder et d'entretenir les plantations.

L'un des soldats nous offre du café chaud. Nous acceptons avec empressement, car nous sommes à jeun et transis. Nous enjambons la digue, et nous pénétrons dans une jolie maisonnette, logis de nos hôtes. Tandis que nous absorbons l'horrible breuvage qu'ils nous servent, ils nous renseignent sur tout ce qui nous entoure. La pépinière, fondée à grands frais par le gouvernement et qui contient des arbres fruitiers et forestiers, ne résiste à la redoutable chaleur de cette région torride que grâce au labeur incessant de ses deux gardiens. Ceux-ci passent leur vie, une triste vie, à puiser de l'eau dans un puits de 52 mètres de profondeur, creusé dans le roc, et qui, heureusement, donne au moins 3 000 litres par jour. Quand ces deux pauvres exilés, dont l'unique distraction est d'assister au passage périodique de la diligence, aperçoivent un visage européen, leur joie est grande.

Nous nous séparons de nos deux troupiers, après avoir vidé nos blagues à tabac dans leurs mains. Leurs pipes chôment, nous disent-ils, depuis huit jours.

Au moment où nous nous disposons à remonter en voiture, un spectacle inattendu nous cloue sur place. Qu'on se figure, au delà du groupe que nous formons sous le porche de l'écurie, un paysage morne, funèbre, absolument dépourvu de vie: des rochers bruns, accumulés en désordre, semblent escalader les contreforts d'une chaîne de montagnes qui barre l'horizon à gauche; en face, des boursoufflures pierreuses, dépourvues de toute végétation, se succèdent à perte de vue; à droite s'étend la plaine nue... Soudain, du milieu même des rochers, émerge un chameau portant un *atatch* aux vives couleurs, où le rouge domine; autour de l'animal bondissent une vingtaine d'Arabes, vêtus de longs burnous blancs, armés de fusils. Rien de plus imprévu, de plus pittoresque, de plus saisissant: la vie dans son intensité surgissant de la mort. On nous explique que ce palanquin contient une jeune femme, épouse préférée d'un chef du voisinage; on la conduit en grande cérémonie à la koubba de Sid Ali ed-Djettoui, afin de demander à ce saint personnage, par des offrandes et des prières, qu'il la guérisse de la fièvre dont elle est atteinte. Le chameau et son cortège ont disparu depuis longtemps, comme le cortège de *Si j'étais roi* rentrant



Un *atatch* (voy. p. 304). — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

dans la coulisse, que nous sommes encore là, muet, en extase.

Nous partons en même temps que la diligence. Nous gravissons, au pas de nos chevaux, une pente raide, à travers un véritable chaos de rochers brûlés par les feux souterrains qui les ont vomis. La végétation a cessé; pas un oiseau dans les airs; pas la moindre trace d'humidité dans le lit des torrents, dans le creux des ravins; plus d'horizon même; il semble que l'on va se heurter aux parois des montagnes, qui ne livrent qu'à regret un passage à la route. Celle-ci tourne sur elle-même, revient au point que l'on vient de quitter, se dirigeant vers le sud pour se replier vers le nord. On comprend l'utilité des tas de pierres accumulées sur les sommets, et qui, avant la construction de la route, servaient de guides aux voyageurs, exposés à se perdre dans ce chaos; ce sont de véritables fils d'Ariane, et le labyrinthe est d'une complication extraordinaire. Pendant de longues heures, nous ne rencontrons qu'un chacal, dont le pelage d'un gris jaunâtre se confond avec la teinte du sol; nous nous demandons quelle peut être la proie qu'il poursuit dans cette solitude, où rien ne bouge, où rien ne vit.

Au bout de deux heures de marche, nous franchissons un col qui, de la vallée de l'oued Settafa, nous conduit dans celle de l'oued Zemballa; de là nous pénétrons dans celle de l'oued Elamour, puis dans celle de l'oued Kebch, qui, par un privilège inexplicable, contient quelques jujubiers et de rares betoums. Nous montons toujours, l'horizon s'élargit un peu; un dernier col nous ouvre la vallée de l'oued Soudan, qui, d'abord très étroite, s'élargit de plus en plus, sans que le paysage subisse aucun changement notable.

Mais, vers dix heures, au détour d'un rocher, sans transition, quel coup de théâtre! Nos yeux, saturés de toutes les horreurs, de toutes les incohérences d'une nature où jamais rien n'a tenté de vivre, nos yeux, que nous tenons fermés pour les soustraire à l'obsession du néant, se rouvrent instinctivement, frappés qu'ils sont par un merveilleux spectacle. On parle d'el-

Kantara, de la splendide coupure de Biskra; ce n'est rien auprès du féerique paysage qui, comme par l'effet d'un changement à vue, se développe devant nous. Derrière une muraille grise, ébréchée par le temps, rempart fragile opposé aux fureurs hivernales de l'oued Soudan, s'élançant, d'un jet gracieux et hardi, les palmiers de Berrian, la première ville du M'zab, poste avancé de la confédération. Sous l'ombre protectrice des palmiers qu'un souffle printanier agite doucement, s'élève un second abri d'un vert moins sombre, plus varié, fourni par des arbres fruitiers de belle venue; et enfin, au rez-de-chaussée de ce palais de verdure, un tapis d'un vert tendre et comme velouté formé par des orges ondulantes et frissonnantes. Cyp

a écrit un livre délicieux, *le Petit Bleu*; qu'on me permette de dire qu'ici, en ce jour de printemps, la nature a écrit le livre du *Grand Vert*; je ne saurais mieux résumer mon impression. Les amandiers, poudrés de blanc, les grenadiers avec leurs petites flammes, protestent seuls contre cette orgie de verdure.

Le caïd, un gros vieux bonhomme, rouge de visage, blanc de costume et de barbe; le cadi, un homme beau, jeune, à la barbe et aux yeux noirs comme du jais, nous attendent au seuil de ce paradis terrestre qu'ils achèvent de meubler. Le caïd est à pied, nous le cueillons au passage; il monte pesamment dans

notre break, en mettant sa main droite sur son cœur, en signe de respect. Le cadi caracole à la portière, sur un beau cheval vert — non, pardon, le cheval est blanc. — Des enfants à demi nus, trapus et bronzés, nous suivent en hurlant et en gambadant. Je l'avoue humblement, notre break, contenant et contenu, faisait seul tache dans ce tableau. Il nous aurait fallu des burnous et des ânes roses pour être en situation. Le sentiment de notre infériorité m'a poursuivi pendant tout notre séjour au M'zab. Nous étions une fausse note dans une symphonie orientale.

E. ZEYS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Indigènes de Berrian. — Dessin de Myrjach, d'après une photographie.



Vue de Berriau. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

VOYAGE D'ALGER AU M'ZAB,

PAR M. ZEYS¹,

CHARGÉ D'UNE MISSION DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1887.

Nous opérons notre entrée triomphale dans les murs de Berriau, mais, au bout de dix pas, nous sommes arrêtés court; les rues sont trop étroites pour livrer passage à une voiture.

On nous mène en grande pompe à la maison du caïd, où sont réunis les notables. Plusieurs d'entre eux ont habité Alger, et y ont appris le français; ils nous souhaitent la bienvenue en termes affectueux.

Le logis, une maison de style arabe, sans autre ouverture extérieure que la porte, est petite, et l'ameublement en est d'une simplicité austère : une table, des bancs, quelques chaises. Les murs, blanchis à la chaux, de la chambre où la *diffa* est servie, sont ornés de fresques naïves qu'un écolier européen désavouerait volontiers. L'artiste indigène a voulu donner à ses concitoyens, à son retour du Tell, l'idée d'un bateau à vapeur, d'une locomotive, choses inconnues au M'zab.

Tandis que nous dégustons avec satisfaction un magnifique quartier de mouton rôti, un couscous plantureux, des dattes succulentes — celles de Berriau sont renommées, — le tout arrosé de lait de chèvre écumeux, le caïd suit d'un œil attentif nos moindres mouvements; il accompagne du regard chaque mor-

ceau que nous portons à notre bouche, non avec l'expression anxieuse d'un amphitryon avare, mais avec celle d'un hôte qui craint de n'avoir pas assez fait pour ses invités.

Cependant il n'est point d'appétit que l'on ne rassasie. Nous n'aurions plus rien à souhaiter s'il nous était permis de tirer une cigarette, une seule, de nos étuis; mais ce serait désobliger nos nouveaux amis, les heurter dans leurs sentiments et leurs idées, leur inspirer une triste opinion de notre éducation; il faut donc s'abstenir, mais nous nous jetons à la dérobée des regards désespérés. Pour tout fervent musulman, le tabac est, par les effets qu'il produit, assimilable aux liqueurs fermentées qui troublent l'intelligence; il est donc prohibé. Pour les Mozabites, encore plus rigoristes que les autres musulmans, fumer est un péché, ou, mieux encore, le tabac est une chose illicite dont l'usage souille le véritable croyant.

La salle est bondée de curieux. La conversation s'engage. Un des assistants, qui parle notre langue très purement, devient notre interlocuteur, tandis que les autres jouent le rôle du chœur antique. De temps à autre il leur traduit les parties saillantes de l'entretien, qui roule sur les bienfaits de la France, la route, le télégraphe (dont on use beaucoup au M'zab), la

1. Suite. — Voyez p. 289.

sécurité surtout. On ne s'égorge plus entre çofs contraires; sans doute, on y a perdu quelque chose, au point de vue de l'indépendance nationale, bien que la main de l'administration soit légère; sans doute aussi l'impôt est plus lourd qu'il ne l'était sous le régime du protectorat inauguré par la convention du 24 janvier 1853; il était alors de 1 fr. 45 par tête; depuis l'annexion, il est de 4 fr. 40. Mais pour les commerçants — et les Mozabites sont avant tout des commerçants — la sécurité et la facilité des communications sont des avantages de premier ordre que l'on ne saurait payer trop cher. Jadis il fallait voyager en caravane pour se rendre du M'zab à Laghouat. Aujourd'hui un homme seul traverse cette région déserte en pleine sécurité.

Le caïd, qui ne sait pas un traître mot de français, est à peindre. Quand l'un de nous parle, il écoute avec une religieuse attention; quand notre interlocuteur nous répond, il écoute avec un air de condescendance, sans rien comprendre, bien entendu, des discours échangés. Mais le brave homme se vend lorsque le moment de la traduction arrive; sa curiosité, déçue jusqu'alors, se donne de larges compensations; il boit les paroles du trucheman; il sourit aux bons endroits; il appuie, par une pantomime énergique, les éloges adressés au gouvernement français, en fonctionnaire dévoué à sa place.

Comme nous manifestons le désir de parcourir la ville, le caïd, homme grave et silencieux, le caïd et quelques notables nous entourent; la foule prend la queue du cortège.

Berrian est la plus moderne des sept villes de la confédération — il y en a bien une huitième, mais elle ne compte plus, elle est en ruines. — Elle a été fondée en 1679 par quelques familles venues de Gardaïa à la suite de l'une de ces guerres intestines qui ensanglantaient jadis la sebka. Ces proscrits, des Afra et des Ouled-Noub, achetèrent aux Ouled-Yacoub, maîtres du pays, le terrain dont ils avaient besoin. Le chef des Ouled-Yacoub s'appelait Berrian: de là le nom de la ville nouvelle qui, après de chétifs débuts, finit par prospérer à son tour. Elle contient aujourd'hui 300 maisons; sa population est de 5 200 âmes, y compris 250 nègres, anciens esclaves plus ou moins affranchis, 190 israélites parqués dans un quartier spécial, et 190 agrégés. Ces derniers, des Ouled-Yahia du voisinage, étaient jadis des mercenaires chargés de la défense de la cité; on n'a plus besoin d'eux, on les subit, avec le vif désir de les voir s'établir ailleurs.

Les rues sont propres, mais étroites et tortueuses; les maisons, la plupart badigeonnées en blanc, sont toutes bâties sur un type uniforme: c'est toujours le carré arabe, avec une porte basse, dont les fenêtres s'ouvrent toutes sur une cour intérieure. Le minaret de la mosquée est remarquable par sa hauteur; avec sa forme de pyramide tronquée, il ressemble assez à une cheminée d'usine.

Le temps nous manque pour parcourir l'oasis en détail. Nous constatons que les palmiers y sont admirables; il y en a qui atteignent 20 mètres de hauteur. Il sont au nombre de 27 835, distribués à raison de 250 par hectare, en moyenne. L'eau leur est fournie par 274 puits, ce qui assure largement leur avenir, car un puits suffit à l'irrigation de 45 à 100 palmiers. Chaque arbre, lorsqu'il est devenu *djebbara*, c'est-à-dire lorsqu'il est assez élevé pour qu'un âne puisse passer sous ses branches, produit annuellement une somme de douze à quinze francs. Le quintal de dattes, pris sur place, vaut vingt francs.

Le caïd insiste pour que nous visitions sa maison. Au moment où nous jetons un dernier coup d'œil sur ces beaux ombrages, nous découvrons, près d'un puits, un groupe charmant formé par une fillette d'une dizaine d'années qui nous examine gravement, et par un âne qui profite de la curiosité de sa jeune conductrice pour interrompre son pénible labeur. Le tableau est fait pour tenter le pinceau d'un artiste. L'enfant, pauvrement vêtue, la tête enveloppée dans une pièce d'étoffe blanche nouée sous le menton, a des traits délicats; l'ovale de son visage est parfait; sa pose est gracieuse. Décidément, il paraît que les *Roumis* sont encore rares à Berrian, et qu'ils y ont encore l'attrait de la nouveauté! Plus loin, un garçonnet, les mains derrière le dos, nous détaille avec attention. Son âne, par contre, comme celui de la fillette, nous tourne le dos avec une indifférence philosophique. Plus loin encore, un jeune nègre, portant sur l'épaule gauche deux outres suspendues en équilibre à un bâton recourbé, nous toise de haut. Nous sommes décidément l'événement du jour!

On nous introduit dans la maison du caïd, Sid en-Naccour ben el-hadj Ibrahim. Son prétoire, en communication directe avec la rue, est une petite chambre obscure et nue; une table vermoulue, un banc, en constituent tout l'ameublement; pas même de carrelage sur le sol; juge et justiciables ne foulent que de la terre battue. Dans la cour, sombre en plein midi, il n'y a ni arbre, ni treille, ni bassin d'eau vive, comme dans les maisons mauresques du Tell; ici, tout est froid, tout est austère; tous les besoins de la vie sont réduits au minimum. C'est un buffet de cuisine en bois blanc qui sert de bibliothèque au savant magistrat. Le temps n'est plus, heureusement, où les Mozabites nous refusaient avec une invincible opiniâtreté même la vue de leurs livres. Et puis, nous ne sommes pas des profanes aux yeux du caïd; nous sommes des confrères, des collègues. Il sait qu'il a devant lui un haut magistrat, un professeur de droit musulman, et un avocat éminent de France, futur bâtonnier de son ordre — M. Mengin proposait de dire « matraquier de son ordre », au moment où il a été présenté à Sid en-Naccour, ce qui a failli nous faire perdre notre sérieux. Toujours est-il que le caïd me permet sans difficulté de feuilleter ses imprimés et ses manuscrits; bien mieux, succès inespéré! il consent à me confier un ouvrage rare, résumé

complet de droit abadite; il m'autorise à l'emporter à Alger et à en prendre une copie. Je le remercie avec effusion, et nous convenons, séance tenante, que, la copie exécutée, je déposerai l'original chez un commer-

çant de la rue de la Lyre, correspondant accrédité des gens de Berriani.

Je constate en passant que les manuscrits mozabites sont généralement médiocres, au double point de vue



Jeune fille au puits. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

de la calligraphie et de l'orthographe. Les imprimés ne sont pas meilleurs: le papier en est grossier, les caractères peu élégants. C'est toujours l'austérité d'une race de sectaires ennemie du luxe et de l'art, le plus grand de tous les luxes. Pour eux, l'écriture n'est que le véhicule obligé de la pensée; le véhicule importe

peu. Ils n'ont d'ailleurs pas de littérature, pas de poésie. Des annales, des traités juridiques ou religieux — ce qui est tout un, — le reste ne mérite ni d'être écrit, ni d'être imprimé.

Mais il faut songer à repartir.

La portière du break s'est refermée. Nous avons

échange d'affectueuses poignées de main avec nos nouveaux amis. La voiture s'ébranle; le vieux caïd, malgré son âge et son embonpoint, s'élançe sur le marchepied, et, se penchant à l'oreille de M. Maillot :

« Tu diras à M. le Commandant supérieur à Ghardaïa que je vous ai bien reçus et que le déjeuner était bon ! »

Je m'explique maintenant l'anxiété de notre hôte pendant le repas. Nous avons été hébergés par ordre supérieur et il tient à être bien noté auprès de son chef. Quelle désillusion ! Bah ! nous prenons le parti de rire. N'est-ce pas le plus sage ? Et, bien vite, nous allumons chacun une cigarette, et qu'elle nous paraît exquise !

L'oasis a disparu au premier détour du chemin ; nous rentrons brusquement dans le désert. Nous suivons la vallée de l'oued el-Bir qui contourne, en se dirigeant vers l'est, un massif rocheux assez imposant ; puis, celle de l'oued Madegh, qui nous renvoie dans la direction de l'ouest. Il n'y a pas d'autres êtres vivants que nous dans cette solitude. Un soleil de plomb, réfracté par les parois de la montagne, nous plonge dans une invincible somnolence. Nous atteignons ainsi, par une série de ressauts de plus en plus accusés, un col étroit, à l'extrémité duquel s'ouvre la vallée de l'oued Madegh-el-Kébir ; la route reprend la direction du sud, et coupe en écharpe, par trois fois, le lit de l'oued Mahboul. La moitié de l'étape est parcourue (24 kilomètres) quand nos pauvres chevaux, inondés de sueur, s'arrêtent, pour souffler un quart d'heure, à l'ombre de quelques jujubiers, sur la rive droite de l'oued Ouaghirlou.

Encore un col à traverser, encore d'interminables lacets à dévaler, encore un oued, l'oued Niemel, à franchir, encore une montée de 5 kilomètres, encore un nouveau col, encore un oued, l'oued Zouïli — et voici enfin le lit de l'oued M'zab !

Il est cinq heures du soir ; le soleil descend à l'horizon dans toute sa gloire ; le ciel est d'une profondeur insondable, d'un bleu tendre et vaporeux qu'aucun pinceau ne pourrait rendre. Nous avons à notre gauche la ville de Bou-Noura, en face de nous celle des Beni-Isguen, à droite celle de Melika, toutes trois dans un lointain qui fait d'elles des massifs de maçonnerie surmontés d'un minaret, toutes trois juchées sur des collines de hauteurs variées.

Nous voici à l'entrée du vaste cirque au milieu duquel se développe le lit de l'oued M'zab ; nous passons à côté d'une briqueterie dont le four vomit une épaisse fumée ; des briquetiers nous examinent : ce sont des Mozabites. Nous foulons les sables profonds de l'oued et nous nous arrêtons devant une suite de constructions basses, au pied même du bordj de Ghardaïa. Nous sommes au centre de la sebka.

M. le commandant Deporter, accompagné de mon excellent ami M. de Motylinski, interprète militaire, vient nous souhaiter la bienvenue. Nous escaladons la colline aride, et bientôt nous faisons notre entrée dans la cour intérieure de l'imposante forteresse où, avec une poignée de soldats, tant la sécurité est grande, la

France gouverne sept villes peuplées, jadis turbulentes et indisciplinées.

De la porte même du bordj, on domine toute la vallée. Ghardaïa est en face de nous ; Melika et, un peu en retraite, Beni-Isguen, se profilent à droite sur le ciel orangé du soir. Le tableau est incomparable ; mais qu'il doit être plus beau encore quand, par une année heureuse, la rivière roule ses flots sur les sables de son lit. Quand « la rivière coule » apportant, la fertilité dans le pays, toute la population est en liesse ; mais elle coule bien rarement, une fois tous les treize ans, en moyenne.

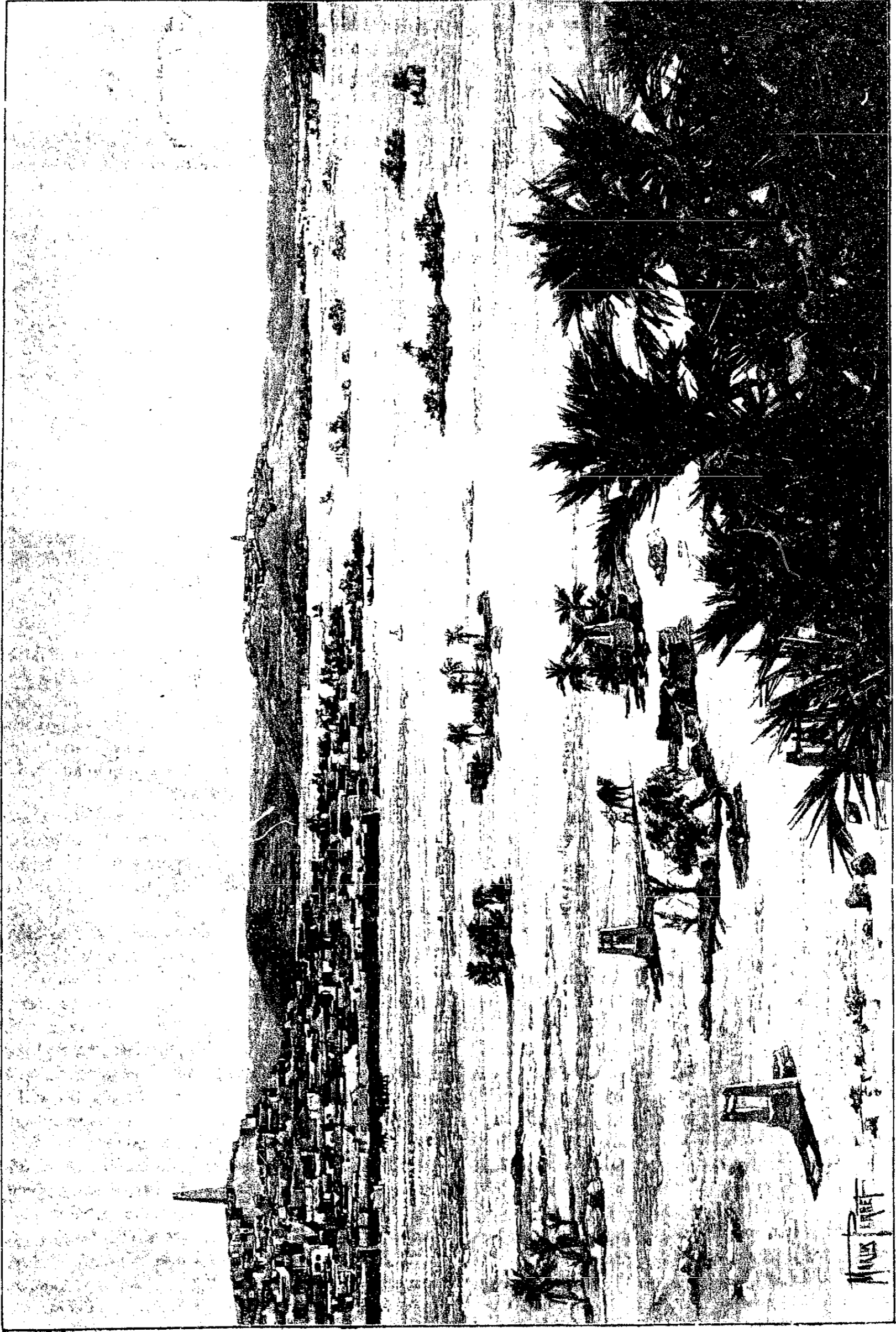
Mardi 5 avril.

Nous voici donc dans ce mystérieux M'zab, où jadis on ne pénétrait qu'avec mille précautions et au prix de mille difficultés. Sauf une mauvaise nuit à Tilrempt — et encore la construction d'un caravansérail sur ce point est décidée en principe, — nous avons trouvé sur notre parcours des lits confortables, des tables proprement et plantureusement servies. Sans doute le voyage est long, souvent monotone ; on ne s'enfonçe pas en un jour de 630 kilomètres et demi dans le Sud, et le chemin de fer lui-même, quand il s'élançera d'Alger à Ghardaïa, dans quelques années, y mettra deux jours.

Mais, dès à présent, quels progrès réalisés depuis que notre protectorat purement nominal s'est transformé en une occupation effective ! Sans répandre une goutte de sang, tant notre présence y était désirée, le général de la Tour-d'Auvergne s'est emparé de la sebka entière (30 novembre 1882). Moins d'une année après, le bordj, où sont centralisés tous les services, commandement, bureau arabe, intendance, postes, télégraphe, hôpital, caserne, arsenal, s'élevait majestueusement au centre même de la confédération, surveillant les cinq villes de Ghardaïa, Bou-Noura, Beni-Isguen, Melika, el-Ateuf, et imposant à distance le respect de la France à Berriani et à Guerara. A l'exception du parti religieux, dont nous avons abattu avec raison la puissance, tous les Mozabites s'applaudissent de trouver à l'ombre de notre drapeau la sécurité qui leur manquait. la paix sociale et domestique dont ils étaient privés.

Je vais dire brièvement ce que l'on sait des Mozabites, ne fût-ce que pour faire comprendre au lecteur pourquoi et comment ils sont venus vivre dans cette solitude, et ont conquis le désert, par des merveilles d'industrielle patience, alors que l'Algérie du Nord leur offrait ses plaines plantureuses.

Lorsque Ali, le gendre du Prophète, marcha contre Mouacchia, une partie de son armée se mutina contre lui, sous le prétexte qu'il avait compromis son caractère sacré en acceptant l'arbitrage offert par son compétiteur. Il écrasa les rebelles à Nahrouan. Dix d'entre eux échappèrent au massacre et se répandirent dans le monde musulman, y prêchant la réforme de la loi et des mœurs. Les orthodoxes les appelèrent des Kharidjites (schismatiques) ; ils s'appelaient eux-mêmes Ouahbites, du nom d'Abdallah ben Ouahb, leur chef à



Panorama de Charlaia. — Dessin de Marius Perret, d'après nature

la bataille de Nahrouan. Ils ne tardèrent pas à se diviser en deux groupes distincts : les modérés, ou Ouahbites-Abadites, ou plus simplement Abadites, du nom d'Abdallah ben Abad, leur premier législateur ; les violents, ou Ouahbites-Soffrites, ou plus simplement Soffrites, du nom d'Abdallah ben Soffar, cousin du premier. Les Mozabites sont des Abadites, et la dénomination de Mozabites, ou mieux Beni-M'zab, est purement géographique.

Deux des fugitifs de Nahrouan se dirigèrent vers l'ouest, laissant des adeptes dans l'île de Djerba, dans le djebel Nefous, amenant à eux les faibles, les déshérités, les victimes de l'oppression, ayant la main dans tous les soulèvements des Berbères de l'Afrique septentrionale contre la tyrannie et les exactions du conquérant arabe. Enfin, en 761, ils réussirent à y fonder un véritable État, qui eut Tiaret pour capitale et qui dura un siècle et demi, sous la dynastie des Roustémides. En 908, le dernier de leurs imams fut battu par les Fatémides. Tiaret fut détruit de fond en comble ; les débris de la secte se réfugièrent dans les environs de Ouargla, où l'on retrouve d'importants vestiges de leurs établissements. Leurs villes portaient alors déjà les noms de Ghardaïa, de Beni-Isguen, de Melika, de Bou-Noura. Traqués dans ce refuge, ils subirent un nouvel exode, en 1012 ; chassés des rives de l'oued Mia, ils émigrèrent à 150 kilomètres dans le nord-ouest et y fondèrent successivement el-Ateuf (1012), Bou-Noura et Beni-Isguen (1047), Ghardaïa (1087), Melika (1350), Guerara (1631), Berrian (1679).

Instruits par les malheurs du passé, ils fortifièrent puissamment leurs cités nouvelles et s'agrégèrent quelques-unes des tribus nomades du voisinage. C'était introduire le loup dans la bergerie. Au début, dans la période de création, tous ces proscrits s'entendirent à merveille, et la division du travail seule fut entre eux une cause de dissociation : tandis que les illettrés faisaient la conquête du désert, bâtissaient et plantaient, les lettrés, gardiens jaloux de la loi religieuse, prenaient en mains les pouvoirs civils et religieux, inséparables dans une société fondée sur une interprétation particulière du Coran ; quant aux « agrégés », on les payait pour assurer la sécurité à la colonie nouvelle. Mais, les villes bâties et chacun s'étant groupé avec ses congénères, les rivalités éclatèrent de toutes parts, les çofs s'organisèrent ; les agrégés, stipendiés pour la défense commune, se servaient de leurs armes pour renforcer le parti le plus faible contre le plus fort, et assurer une prépondérance éphémère au premier, qui, abandonné à son tour à ses seules forces, retombait bientôt sous la domination du second. On se battait de rue à rue, de quartier à quartier, de ville à ville. C'est miracle en vérité que les Mozabites aient résisté à tant de causes de ruine, car, il ne faut pas l'oublier, les cleres, accroupis sur les nattes de leurs mosquées, attisaient le feu dans l'ombre, conservateurs intolérants, déterminés à tout pour se maintenir au pouvoir. Il était temps que la France intervint, et certes la confédéra-

tion lui doit son salut. Les laïques — et ce sont les plus nombreux — le comprennent bien et nous pouvons compter sur eux. Quant aux cleres, je crains fort qu'ils ne soient irréconciliables. Aujourd'hui encore ils bouddent l'administration française, et quand, il y a cinq ans, M. le gouverneur général vint visiter la sebka, le plus considérable de ces « intransigeants » ne laissa pas échapper cette occasion de manifester son mécontentement et d'affirmer sa protestation, le tout en termes onctueux, avec une exquise politesse de forme, mais avec une rare opiniâtreté de fond. Eh ! mon Dieu, c'est la question du pouvoir temporel transportée au milieu du désert.

Pour n'y plus revenir, je rappelle qu'il reste encore à Ouargla un grand nombre d'Abadites ; que le Nedjed, l'Oman, Zanzibar, l'île de Djerba et le djebel Nefous sont peuplés de ces dissidents, que l'on a comparés, non sans justesse, aux protestants. De musulman orthodoxe à Ouahbite, comme de catholique à protestant, on se renvoie l'accusation d'avoir dénaturé la loi divine, chacun affirmant qu'il est seul à la pratiquer dans sa lettre et dans son esprit. Le Mozabite, pour ne nous occuper que de lui, considère le culte rendu aux saints de l'islamisme comme une superstition grossière ; il n'admet pas d'intercesseur entre l'homme et la divinité. Il élève la prétention d'avoir ramené la religion coranique à sa pureté primitive.

Au point de vue politique, la confédération du M'zab était une démocratie théocratique. Pas de chef temporel. Les intérêts généraux de l'heptarchie étaient réglés par une assemblée composée de délégués choisis parmi les membres de la *djema* de chacune des sept villes. Cette assemblée se réunissait au lieu dit *Djema Ammi Saïd*, entre Ghardaïa et Melika, sur une plate-forme en maçonnerie.

Chaque ville formait une unité autonome, gouvernée par une *djema* locale, recrutée, au moyen de l'élection, parmi les notables. La police, la perception et la répartition des impôts étaient dans les attributions de ce corps élu, sous le contrôle du cheikh de la mosquée, assisté de son clergé, de son chapitre, si l'on aime mieux. Quant au cheikh de la mosquée, sorte d'évêque — comparaison n'est pas raison, bien entendu, — il était lui-même élu par le chapitre. Le clergé se recrutait parmi les *tholba*, c'est-à-dire parmi ceux qui, ayant fait des études suffisantes, se distinguaient en outre par leur zèle religieux, par leur attachement à la règle abadite, par l'austérité de leur vie. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la caste des cleres est ouverte à tout le monde, et que, par contre, elle exclut sans pitié tout individu qui cesse de remplir les conditions exigées. Il n'y avait pas, jadis, au M'zab, de juge, dans le sens que nous attachons à ce mot. Chaque plaideur avait la liberté de soumettre son différend à un *thaleb* de son choix, et celui-ci devenait ainsi un véritable arbitre, dont la décision était toujours sujette à appel, et revisable par le *metjelès* siégeant à Ghardaïa.

On le voit, les cleres nous pardonneront difficile-

ment d'avoir institué des cadis dans leurs sept villes, un medjelés à Ghardaïa, et d'avoir rendu les Mozabites justiciables, en appel, de la Cour d'Alger, comme d'avoir organisé une administration régulière, impartiale, et surtout strictement laïque, là où ils régnaient en maîtres. Ils le sentent aussi, leur prestige religieux est atteint; on émigre dans le Tell, on revient au M'zab en se riant de l'excommunication dont ils frappaient jadis ces émigrants. Chose épouvantable, abomination des abominations, il y a deux femmes mozabites à Alger, et bientôt il y en aura d'autres.

Nous employons la journée à visiter Ghardaïa. Nous

descendons la rampe qui conduit dans la vallée; des mulets nous attendent. Nous les enfourchons en prenant une attitude aussi digne que possible sur le dos de ces animaux, qui paraissent nourrir contre nous des sentiments de « clercs », tant ils sont récalcitrants au montoir.

A cent mètres de la ville, les notables nous entourent et nous souhaitent la bienvenue avec une cordialité sincère. Ils nous conduisent processionnellement à la porte, qui est basse, presque carrée, et surmontée d'un massif de maçonnerie. Tout est calculé, on le voit au premier coup d'œil, pour en rendre l'accès incom-



Marché de Ghardaïa. — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

mode, et la défense facile. Un beau bouquet de palmiers se dresse à droite, tout près du mur d'enceinte, qui est en assez mauvais état, indice certain de paix et de sécurité.

On nous escorte jusqu'à la place, d'une superficie d'un hectare environ, entourée d'arcades, à l'extrémité de laquelle se trouve ce que l'on pourrait appeler la mairie, car c'est là que se réunit la djema. Au premier étage, dans une salle qui communique avec une sorte de véranda, est servie une collation; c'est toujours la même simplicité, j'allais dire la même nudité: les murs sont blanchis à la chaux, une table, des banes, quelques chaises composent tout l'ameublement.

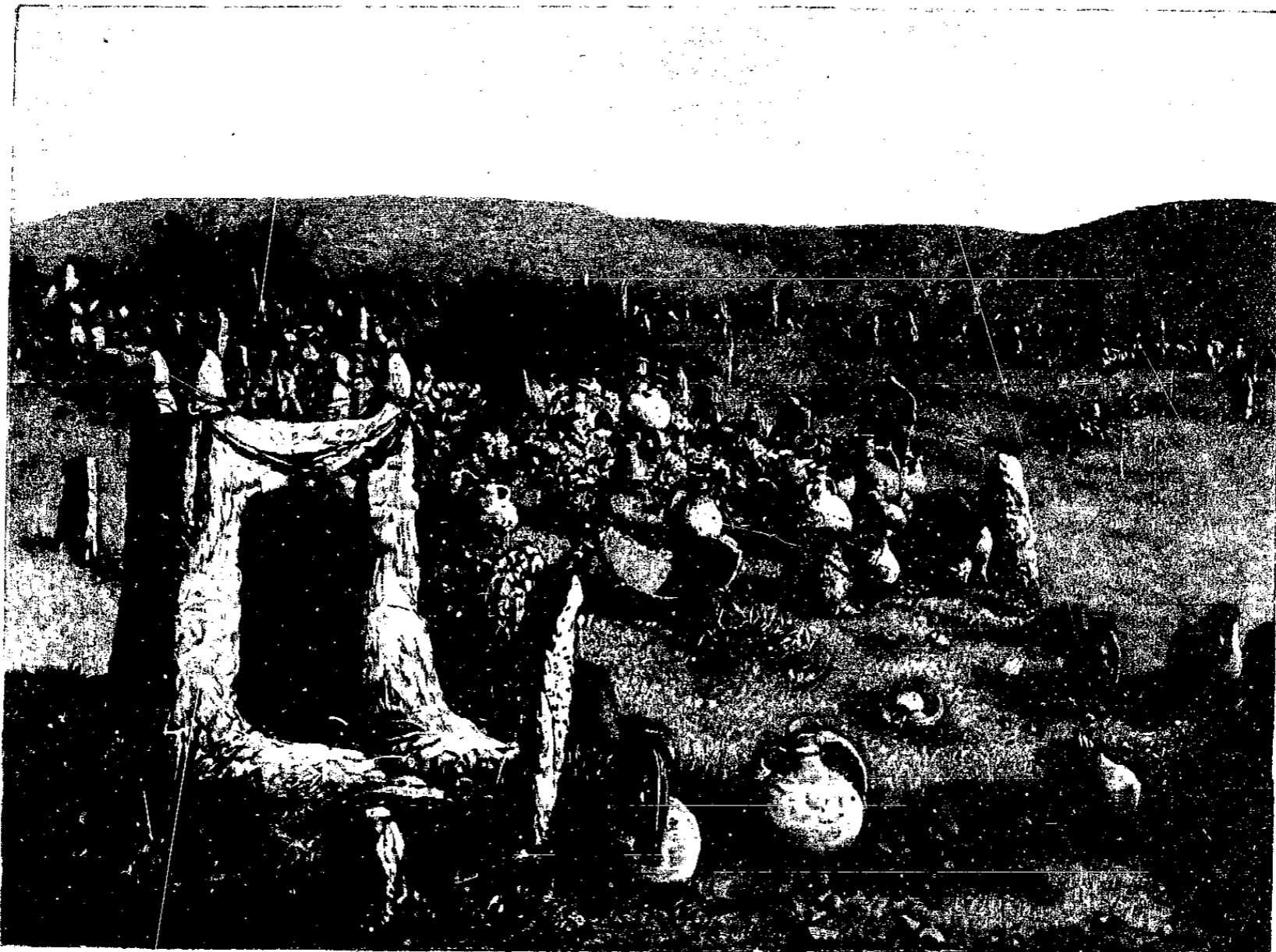
M. Maillot, dans une éloquente improvisation, traduite au fur et à mesure par M. de Motylinski, remercie les notables de leur bon accueil; il parle de la grandeur, de la générosité de la France, qui conquiert pour civiliser, qui respecte toutes les libertés et ne combat que la licence, qui ne demande jamais aux gens ce qu'ils pensent, qui les protège sans se préoccuper de leurs opinions. Les assistants, que rien ne distingue les uns des autres, vêtus qu'ils sont d'étoffes de laine blanche, écoutent ce noble langage avec une égale déférence; mais, pour un observateur attentif, il est facile de faire le décompte exact des clercs et des laïques présents; les premiers sont froidement polis; les seconds, malgré

la gravité que les circonstances leur imposent, sont visiblement satisfaits; ils ponctuent du regard et du geste chacune des phrases que M. de Motylinski leur traduit avec une rigoureuse fidélité, tout en substituant les élégances du style arabe à celles du style français — ce qui est indispensable, sous peine d'être incompréhensible pour des oreilles indigènes, et de délivrer un brevet de platitude au plus brillant orateur européen.

Nos politesses réciproques — car on nous répond sur le même ton, en nous remerciant d'avoir bravé les fatigues du voyage pour visiter le M'zab — une fois

terminées, nous nous mettons à table. Nous dédaignons le thé médiocre qui nous est offert, pour savourer du lait de chèvre exquis, et grignoter quelques dattes. Chose inouïe, on a consenti, en notre honneur, à laisser pénétrer du café dans la maison commune; nous refusons d'en boire, afin de faire preuve à notre tour de tact et de bonne éducation.

Mais la fête n'est pas finie. On nous prie de passer sous la véranda; les jeunes gens vont se livrer sous nos yeux à une fantasia échevelée. Du point que nous occupons, en face de la rue par laquelle nous sommes arrivés, nous jouissons du panorama de la ville entière,



Cimetière (voy. p. 314 et 318). — Gravure de Bocher, d'après une photographie.

bâtie en amphithéâtre, avec son minaret au sommet. A nos pieds se développe la place, dont les arcades irrégulières témoignent d'un dédain profond de la symétrie; c'est là que se tient d'habitude un marché fort important, fréquenté par les gens de Ouargla, par les nomades, qui s'y approvisionnent ou bien viennent y vendre les produits manufacturés par les Touareg. En ce moment, la place est occupée par la population masculine de Ghardaïa, sauf un espace demeuré libre pour les évolutions des acteurs de la fantasia. Ceux-ci, massés au coin de la rue, sont au nombre d'une centaine; ils sont armés du classique tromblon.

Dès que nous paraissions, un tireur s'élançait à toutes

jambes jusqu'au pied de la maison commune; arrivé là, il bondit en abaissant son arme vers le sol, et presse la détente; le tromblon, chargé jusqu'à la gueule, détonne comme un canon. Pendant que l'homme, retourné à son point de départ, recharge son arme, un second exécute la même manœuvre. Puis ils se mettent à trois, quatre, six, jusqu'à douze pour l'exécuter. Peu à peu ils s'échauffent, c'est avec passion, avec furie, qu'ils font parler la poudre, et la foule, par ses cris, par ses gestes, témoigne qu'elle n'est pas indifférente à cette réjouissance nationale.

Ce qui manque à la fête, ce sont les femmes qui, dans nos villes algériennes, garnissent les terrasses et



Fantasia à pied. — Dessin de Marius Perret, d'après nature.

joignent la mélodie stridente de leurs *you you you* à la basse profonde des tromblons et des fusils. Ici elles demeurent invisibles, et c'est à peine si, en temps ordinaire, elles se hasardent dans les rues. Aujourd'hui elles sont consignées chez elles avec une rigueur particulière, puisque tous les hommes sont dehors, et que les infidèles sont dans la ville. On ne saurait croire combien cette absence complète du beau sexe, fût-il étroitement enveloppé dans ses voiles, contribue à rendre lugubre l'aspect des rues.

Le dernier coup de tromblon tiré, nous montons, à travers les rues bordées de maisons muettes et aveugles, jusqu'à la mosquée, dont le minaret a 92 mètres de hauteur. Tout est sombre, froid, nu, dans ce temple, depuis les cellules où les tholba en herbe vont se recueillir, les cours intérieures où sont disposés des vases en pierre pour recevoir l'eau des ablutions, jusqu'au temple lui-même. Les mosquées musulmanes ne sont jamais bien riantes, mais qu'il y a loin de celles du M'zab à celle de Bon-Médine, près de Tlemcen, que j'ai décrite jadis dans le *Tour du Monde* ! Ici, le sol est couvert de nattes grossières et en partie usées, les murs sont gris ; tout annonce un culte morose et sans poésie. Suspendues aux plafonds bas, nous voyons des choses bizarres, des vêtements, des chaussures, des couffies. Ce sont, nous dit-on, des objets perdus, exposés là pour que leurs propriétaires les retrouvent facilement, la mosquée étant le lieu le plus fréquenté de la ville.

L'escalier qui conduit au sommet de la tour est à peine praticable ; les marches en sont inégales et il faut se tenir courbé pour ne pas se casser la tête contre les aspérités des pierres. C'est au prix de fatigues inouïes que nous parvenons au sommet, mais le spectacle qui s'offre à nos regards nous en dédommage largement. La ville entière s'étale sous nos pieds. Elle est, comme je l'ai déjà dit, bâtie en amphithéâtre sur une colline dont la mosquée occupe le point culminant. Elle affecte la forme d'un triangle, dont chaque côté a environ 500 à 600 mètres de longueur ; elle contient de 12 000 à 13 000 habitants. Elle est protégée contre les incursions du dehors par une enceinte continue, assez mal entretenue, bastionnée, percée de trois portes seulement, si bien qu'un long détour est imposé à ceux qui en sont éloignés. Elle se compose de trois quartiers distincts ; le centre et le sommet appartiennent exclusivement aux Abadites, qui sont ainsi groupés autour de leur temple ; c'est le quartier pieux et rigoriste. La partie de l'est est occupée par les Juifs, qui sont isolés du reste de la cité par un mur qui donne à leur quartier l'apparence d'un Ghetto. Au sud-est habitent les Madabia, également séparés par une muraille ; ils étaient au début des agrégés, de véritables mercenaires, appelés pour assurer la suprématie aux Ouled-Ami-Aïssa, aux dépens de leurs rivaux les Ouled-Ba-Sliman. Il faut, pour comprendre la division intérieure des villes du M'zab, ne jamais oublier que le fond de la population mozabite est berbère d'origine, et que les vieilles rivalités des

çofs se retrouvent ici comme dans la Kabylie proprement dite.

Du nid d'aigle d'où nous planons, il est facile ainsi de se rendre compte, par la direction des rues, par la disposition et le groupement des maisons, par les différences d'âge qu'elles accusent, malgré leur couleur grise uniforme, du développement progressif de la ville, à mesure qu'elle recevait des immigrants nouveaux. On a évidemment commencé à bâtir sur la partie la plus élevée de la colline, autour de la mosquée, et l'on s'est étendu progressivement, en descendant d'échelon en échelon jusqu'à la plaine. Aujourd'hui Ghardaïa a exactement la forme d'un éventail, dont le minaret serait la gorge, et les murs d'enceinte les maîtres brins.

Nous plongeons dans les cours intérieures des maisons ; elles sont désertes : pas une ménagère vaquant aux soins du ménage, pas une jeune fille étendant sur les terrasses quelque blanche lessive, blutant du couscous. Le mot d'ordre a été donné ; on prévoyait que nous aurions la curiosité de gravir le sombre escalier du minaret ; les femmes sont consignées chez elles. Tout est vide, tout est muet, pas le moindre son de *derbouka* ; la musique est sévèrement proscrite dans ce purgatoire terrestre. Quand, par hasard, quelque joyeuse ritournelle se fait entendre dans le bas de la ville, sur la place du marché, et que l'on paraît étonné de cette infraction à la règle, le Mozabite qui vous accompagne hausse les épaules avec mépris, et vous jette ces paroles dédaigneuses : « Ce n'est rien ! Ce sont les nègres qui s'amuse ! » Mais de la musique dans le haut de la cité, autour de la mosquée, jamais ! Les murs s'écrouleraient spontanément, comme ceux de Jéricho, sur les profanateurs.

Nous redescendons dans la cour intérieure de la mosquée, et, comme nous manifestons le désir de visiter le quartier juif, on nous conduit jusqu'à la porte de ce lieu réputé immonde, et l'on nous y laisse pénétrer seuls. Les rues y sont malpropres, les maisons y sont misérables. La synagogue, vieux monument sans caractère, est dans un état de saleté repoussante. Jéhovah est mal logé au M'zab ; il y est seulement toléré par Allah. Des plafonds, d'où pendent des lampes crasseuses, tombe une pluie de gouttelettes d'huile ; un parapluie serait nécessaire pour circuler dans cet antre à peine éclairé. On nous montre la seule curiosité de l'endroit : une vieille Bible écrite sur soixante-dix rouleaux de peau de gazelle ; c'est le plus admirable manuscrit que l'on puisse voir. Hélas ! le brave *rebb* qui le déroule sous nos yeux émerveillés a lui-même les mains huileuses, et, quand il le replie, il le fait avec tant de négligence, que la peau, froissée et entraînée à faux, gode et menace de se déchirer. Soumise à un traitement aussi barbare, cette merveille de calligraphie, qui date de cinq siècles, finira par tomber en lambeaux grasseux.

Les Juifs de Ghardaïa ne peuvent rien posséder, en dehors de leur quartier, dans la ville ou dans l'oasis :

ils n'ont pas un dattier, ils n'ont que deux puits qui doivent suffire à leurs besoins, car il leur est interdit de puiser de l'eau ailleurs. Ils sont au nombre de 500, parqués dans des taudis trop étroits pour une population qui croît et multiplie avec une fécondité toute biblique. Les femmes, non voilées, sont assez belles, mais leur embonpoint est exagéré, et elles ont le teint mat des créatures qui vivent dans un air vicié, sans prendre aucun exercice hygiénique. Leur costume est, à peu de chose près, celui des juives d'Alger. Les hommes sont laids, mal vêtus de vêtements à demi français, à demi indigènes; ils portent presque tous

des casquettes de soie, dont le tissu disparaît sous une épaisse couche de crasse. Ils exercent tous les professions de tanneurs, de bijoutiers, d'armuriers, de cordonniers.

On nous propose une promenade dans les jardins de Ghardaïa. Nous acceptons avec empressement. On avance avec peine dans les étroites ruelles, bordées de murs bas, qui divisent l'oasis entre les divers propriétaires; montés sur nos mules, les branches basses des palmiers nous fouettent le visage. Partout on entend le grincement strident des poulies, car, on peut le dire, jour et nuit on arrose et il y a une population entière



Un puits. — Dessin de Boudier, d'après une photographie.

d'hommes, d'enfants, dont l'unique labeur en ce monde est d'entretenir les dattiers dans les conditions voulues pour qu'ils vivent et prospèrent. On sait qu'un dattier doit avoir les pieds dans l'eau et la tête dans le feu : le soleil ardent du sud se charge de fournir le feu; l'eau est fournie par le travail incessant de l'homme.

Les appareils au moyen desquels on amène à la surface l'eau qui se trouve à 60 ou 80 mètres de profondeur, sont d'une simplicité extrême. Étant donnée une outre en cuir, d'une contenance d'environ 20 litres, à chaque extrémité de laquelle une corde est attachée; étant données deux poulies fixées, l'une au-dessus du

puits, l'autre un peu au-dessus de la margelle, on attelle un âne, un chameau ou un homme à ce mécanisme.

Supposons maintenant l'outre plongée dans le puits; elle se remplit, la manche dont elle est pourvue étant relevée. L'animal attelé aux deux cordes marche droit devant lui sur une rampe inclinée égale en longueur à la profondeur du puits. L'outre se maintient dans la même position jusqu'à ce que le bout supérieur de la manche atteigne la poulie inférieure, qu'elle ne peut, naturellement, pas dépasser. A ce moment, grâce à la différence de longueur des deux cordes, la partie supérieure de l'outre a atteint à son tour la poulie supé-

rieure; l'appareil se vide dans un petit réservoir, d'où, par des conduits cimentés, à ciel ouvert, l'eau est dirigée dans les cuvettes ménagées au pied de chaque arbre. Cette opération peut se renouveler jusqu'à 300 fois en vingt-quatre heures.

L'oasis de Chardaïa contient 64 074 palmiers — qu'on ne s'étonne pas de la précision de ce chiffre : comme chaque palmier paye un impôt, on les recense avec un grand soin. — arrosés par 1 240 puits. Un puits suffit à l'arrosage de 60 palmiers, en moyenne. La récolte d'un arbre vaut environ 15 francs, et l'on évalue à 1 million la production des dattes pour le M'zab entier. Les Mozabites en font leur nourriture principale, et avec les noyaux concassés et macérés ils fabriquent des gâteaux qui servent à l'alimentation des chameaux. Outre les puits qui sont affectés à l'irrigation des jardins, on a construit, en amont de Ghardaïa, un magnifique barrage, restauré par l'autorité française, sur l'oued M'zab. Ghardaïa profite des eaux ainsi retenues, avant les autres villes de la confédération; d'où la beauté et la fertilité particulières de ses palmiers et de ses autres cultures; d'où aussi la jalousie de Melika.

Je m'assois avec mon ami M. de Motylinski à l'ombre d'un superbe dattier, et, tout en assistant à la manœuvre de l'outre, nous causons.

Il y a deux ans déjà que M. de Motylinski réside au M'zab, qu'il aime avec passion. Il s'est donné pour tâche de réunir le plus grand nombre possible de livres et de manuscrits. Il s'est attaché plusieurs copistes, calligraphes émérites, qui, moyennant une faible rétribution, ont mis leur plume à sa dévotion : ce qu'il ne peut acheter, il le fait copier. Mais là ne se borne pas son ambition, il étudie à fond les mœurs des Mozabites, leur industrie, les ressources de leur intéressant pays. C'est pour moi une bonne fortune que d'avoir retrouvé ici, à point nommé, cet ami intelligent et instruit, véritable encyclopédie vivante, qu'aucune question n'embarrasse. Il a publié déjà de nombreux ouvrages, une histoire de Guerara, une bibliographie abadite, qui font autorité dans le monde savant.

Mais la soirée s'avance. Nous employons les quelques heures qui nous restent avant la nuit à rendre visite aux *Pères blancs*, qui ont fondé dans la vallée un bel établissement, et à l'instituteur, qui occupe, à peu de distance, un spacieux établissement où il reçoit un assez grand nombre d'élèves. Le pauvre homme se morfond dans sa maison; sa femme l'a abandonné : ne pouvant s'accommoder de la vie du désert, elle est rentrée dans le Tell.

Mercredi 6 avril.

Une petite pluie fine nous retient au bordj ce matin. Le docteur attaché au poste de Ghardaïa en profite pour nous photographier sous les arcades du fort. Presque tous les jeunes officiers détachés dans le Sud sont devenus des photographes distingués, et c'est à eux que je dois, en dehors des belles épreuves de

M. Bourlier, l'aimable député d'Alger, les illustrations dont les lecteurs du *Tour du Monde* auront la primeur.

Judi 7 avril.

Nous partons pour Beni-Isguen, la ville sainte, dans laquelle aucun profane n'est admis à passer la nuit. La population mâle, armée de fusils, nous attend hors des murs. Au moment où nous mettons pied à terre, nos mulets, épouvantés par le bruit des détonations répercutées par les échos, se sauvent dans toutes les directions. Une scène de désordre indescriptible s'ensuit. On a beaucoup de peine à s'emparer de ces bêtes affolées qui se jettent, tête baissée, dans la foule, en ruant des quatre pieds. Nous sommes assez penauds; mais la politesse et la gravité de nos hôtes ne se démentent pas un instant. Ils demeurent impassibles, sans un sourire, sans une exclamation.

La maison des hôtes est à deux pas de la porte. Discours, lait de chèvre, dattes, fantasia, comme à Ghardaïa. Ici encore on tient à nous offrir du café; Ghardaïa ayant donné le mauvais exemple, on ne veut pas être en reste avec la capitale, bien que la concession soit encore plus méritoire de la part de ces puritains renforcés. Nous parcourons les rues, qui sont d'une méticuleuse propreté, et le chemin de ronde qui règne à l'intérieur des murailles. Tout est désert : les hommes assistent à la fantasia, qui est à son paroxysme. Aussi apercevons-nous quelques jolies fillettes qui nous dévisagent avec une curiosité mêlée de terreur, et qui, à la moindre alerte, disparaissent en s'engloutissant dans les maisons.

Nous arrivons à une petite place où le commerce de la ville semble centralisé. Nous voudrions bien acheter quelques menus objets pour les rapporter à Alger. Mais les boutiques sont fermées, les portes en sont cadenassées. Il faut se mettre à la recherche des marchands, qui accourent avec l'empressement de gens dont l'instinct commercial est très développé. Les cadenas s'ouvrent, les portes roulent sur leurs gonds. Hélas, quel désenchantement! Quel pauvre assortiment de choses grossières, venues du Tell en grande partie, du pays des Touareg, de celui des Chambaas! Ce sont de longues lances, des boucliers de peau, d'énormes chapeaux de paille ornés de houppettes en laine, des âchetes, des aiguères en cuivre, des plateaux en cuivre repoussé. Je tombe en extase devant un joli tapis à raies parallèles et multicolores. On m'en demande quinze francs, et je m'empresse de conclure le marché. Nous achetons des souliers d'enfant en filali odorant, des calottes en laine rouge, des gandouras brodées qui feront le bonheur de ceux qui attendent avec impatience notre retour au logis.

Il y a de cinq à six mille habitants à Beni-Isguen. C'est sans contredit la ville la plus riche, la mieux tenue, mais aussi la plus rigoriste de toute la confédération. Son enceinte en pierres, percée de créneaux, haute de 5 mètres, est pour les habitants un légitime



Fantasia à cheval. — Dessin de E. Dinet, d'après la composition de Marius Perret.

sujet d'admiration et de fierté. Nos fortifications européennes ne sont pas mieux construites. Le système de défense est complété par une tour, de 12 mètres de diamètre et de 25 mètres de hauteur; elle aurait été bâtie miraculeusement en une nuit pour servir de refuge à la population, le reste de la ville étant déjà au pouvoir de l'ennemi. Cette tour, à plusieurs étages, et dont les planchers sont en troncs de palmiers recouverts de béton, s'élève au sommet du Ksar, sur un plateau aride.

Les jardins de Beni-Isguen ne contiennent que 25 874 palmiers, mais qui sont admirables. Il faut dire qu'ils sont arrosés largement, par 417 puits, et que la situation de l'oasis, au confluent de l'oued M'zab et de l'oued N'eïssa, est favorable au renouvellement de la nappe souterraine qui les maintient à leur niveau

normal. Des canaux d'irrigation, distribués avec beaucoup d'intelligence, permettent de ne pas perdre une goutte du précieux liquide, qui est, dans cette région brûlante, le principal élément de la vie, pour les hommes et pour les plantes.

Vendredi 8 avril.

Melika, où l'on ne parvient que par des lacets très raides taillés dans le roc, aura aujourd'hui les honneurs de notre visite. Nous avons renoncé à nos mulets; notre break nous conduit jusqu'au pied de la colline, que nous gravissons en modestes piétons, préférant notre sécurité à notre prestige.

De loin nous apercevons la population groupée aux créneaux de ses murailles. Le coup d'œil est saisissant. Les murs brunis par le temps, les burnous blancs



Vue de Melika. — Gravure de Meaulle, d'après une photographie.

des « guerriers », le ciel bleu, forment un contraste que le pinceau le plus habile ne rendrait pas dans son invraisemblable crudité.

A notre vue, une fusillade épouvantable éclate. Les murs disparaissent derrière un rideau de fumée blanche, les échos de la montagne nous renvoient de véritables roulements de tonnerre.

Melika était autrefois la ville sainte de la confédération; le trésor public se conservait dans les caves de sa mosquée; par sa situation même au sommet d'un piton rocheux, par la force de son enceinte crénelée, elle était à l'abri d'un coup de main. On avait creusé, dans la cour de sa mosquée, un puits de 55 mètres de profondeur — le plus profond du M'zab entier — pour mettre les habitants à même de supporter un siège de longue durée.

Nous sortons du Ksar, dont les rues sont étroites et escarpées, par une sorte de poterne qui nous mène dans un ravin encaissé entre des rochers à pic. Là

s'étend le cimetière, où les tombes, gagnant tous les jours du terrain, semblent s'avancer vers la ville. Rien de plus triste qu'un cimetière mozabite; on n'y voit aucun tombeau blanchi à la chaux, soigneusement entretenu par la piété des survivants. Ce sont là des pratiques superstitieuses réprouvées par ces puritains. Des cruches cassées, en nombre incalculable, garnissent le sol. On ne peut m'expliquer d'où vient ce singulier ornement funéraire.

Un peu plus loin, sur une plate-forme, est le « lieu d'aumône », où l'on distribue périodiquement des secours aux nécessiteux, qui sont rares d'ailleurs, car il faut être âgé ou infirme pour ne pas gagner sa vie à tirer de l'eau dans un jardin, et l'on vit avec une poignée de dattes dans le Sud.

Encore plus loin, sur une terrasse maçonnée, s'élève le tombeau de Si Aïssa, le protecteur de la ville, — protecteur platonique, les Mozabites, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner, n'admettant pas que

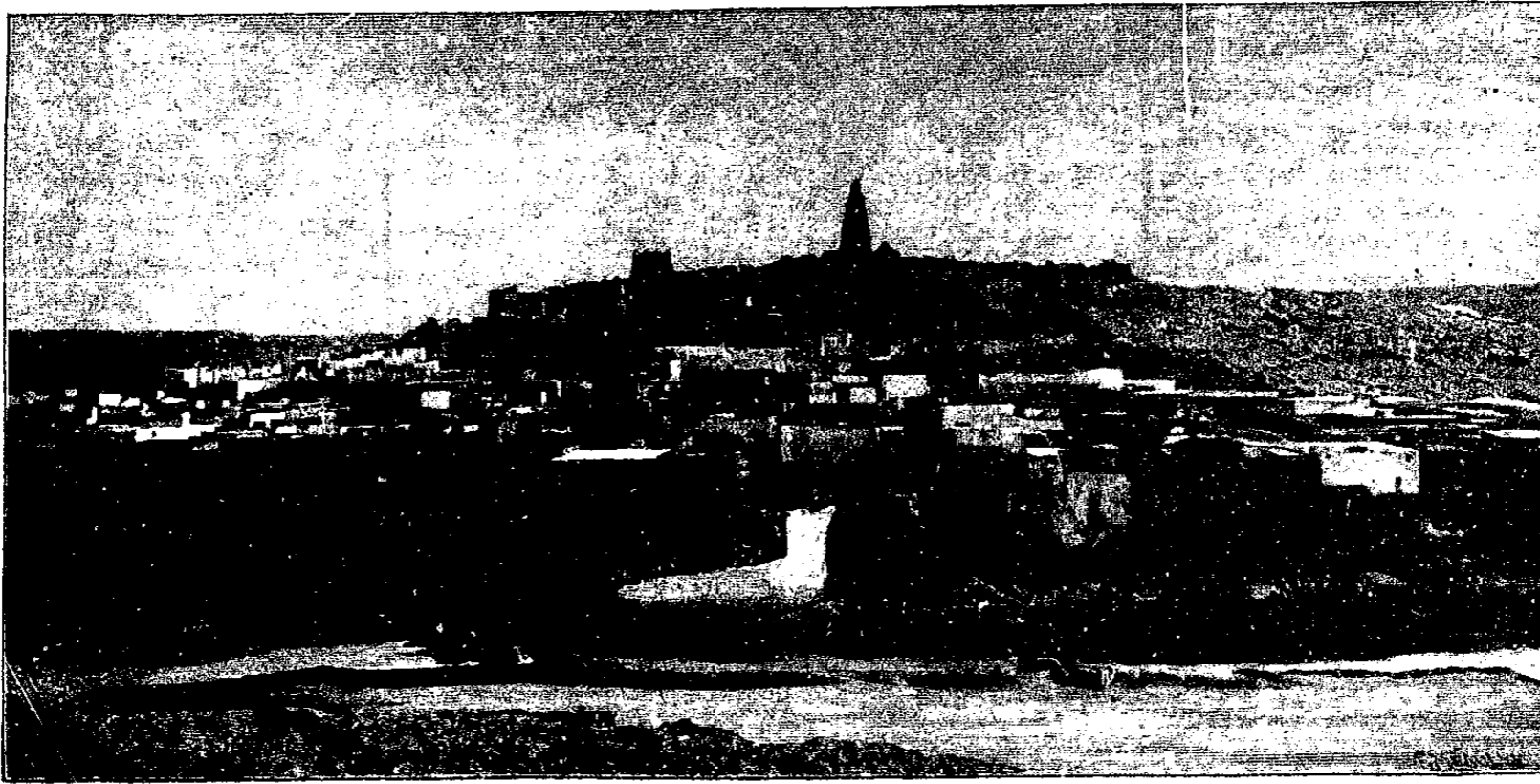
les saints aient une influence quelconque sur les décrets de la divinité.

Enfin --- et nous avons terminé, pour revenir à notre point de départ, le tour extérieur de l'enceinte, — sur un petit plateau isolé, à quelques pas seulement de la porte d'entrée, s'élève la petite maison où M. de Motylinski vit en ermite, avec son cheval, sa gazelle, son unique domestique et... un certain nombre de scorpions qui l'obligent à tirer, chaque soir, son lit au milieu de sa chambre à coucher.

De la fenêtre du salon on jouit d'un admirable coup d'œil. La maison, bâtie sur une sorte d'éperon, a l'air d'un phare, et, de ce cap, on cherche instinctivement les flots de la mer; ils sont remplacés par des flots de sable, du milieu desquels émergent quelques palmiers; au loin le cirque imposant des montagnes ferme l'ho-

rizon; elles sont roses à cette heure du jour et se fondent dans une atmosphère d'une transparence inouïe.

Mais la fantasia continue. La politesse nous oblige à y assister. On nous installe sous un petit hangar, isolé à quelques pas de la muraille. Le tapage est tel que, pour nous communiquer nos réflexions, nous en sommes réduits à nous parler dans le tuyau de l'oreille, comme des conspirateurs. Parmi les plus enragés se remarque Miloud, le chaouch du bureau arabe; armé d'un énorme tromblon, véritable canon portatif, qu'il charge à grands coups de maillet, il se précipite sur nous comme si nous étions ses plus mortels ennemis. exécute un bond prodigieux, et nous décharge son espingole dans les jambes. L'air frémit, la détonation formidable éveille tous les échos d'alentour; je ferme les yeux, convaincu que Miloud va être réduit en miettes



Vue d'El-Ateuf. — Gravure de Meaulle, d'après une photographie.

avec son engin. Quand je les rouvre, il est là, debout, riant de toutes ses dents, et rechargeant son arme.

La poudre, achetée au bordj avec l'autorisation du commandant et payée par la djema, est épuisée. Nous quittons avec regret ces braves gens, qui poussent un hurra en notre honneur, et nous redescendons dans le fond du cirque, en prenant, sur la droite, un chemin qui nous permet de voir en passant la pépinière fondée et entretenue, au moyen de prestations, par l'administration. Soudain, dans un petit vallon, cinq cavaliers, montant les cinq uniques chevaux de Melika, nous donnent le spectacle d'une course vertigineuse. Ce sont le caïd, ses fils et ses neveux. Ils fondent sur nous avec la rapidité de la foudre, s'arrêtent court devant nous, déchargent leurs fusils, qu'ils lancent à dix mètres en l'air, et qu'ils rattrapent au vol, et repartent au triple galop.

J'oubliais de dire que Melika n'a guère que 1 200 habitants, 2 865 palmiers, arrosés par 173 puits. Les jar-

dins de ce pittoresque Ksar sont donc les plus petits de toute la confédération.

Samedi 9 avril.

El-Ateuf est la plus ancienne des villes du M'zab. Sa population est le double de celle de Melika; elle a cela de particulier qu'elle est exclusivement composée d'Abadites. Ses jardins, eu égard au nombre de ses habitants, sont considérables, et contiennent 16 483 palmiers, irrigués par 343 puits, dont quelques-uns ont jusqu'à 35 mètres de profondeur. Nous nous dispensons de visiter en détail ce Ksar qui ne se distingue en rien des autres; il s'y trouve toutefois deux mosquées (peu intéressantes d'ailleurs), ce qui n'existe dans aucune autre cité du M'zab.

Nous parcourons sommairement Bou-Noura, dont une notable partie est en ruines; sa population est à peine supérieure en nombre à celle de Melika, et ses jardins comptent environ 10 000 palmiers.

Quant à Guerara, située à 90 kilomètres de Ghardaïa, le temps et les moyens de transport nous manquent pour le visiter. Les statistiques officielles lui attribuent 28 000 palmiers, 280 puits et 4 000 habitants. L'intelligent et savant el-hadj Bakir, venu à franc étrier de cette ville éloignée pour nous saluer, m'affirme qu'elle ne présente aucun intérêt particulier, et qu'elle ressemble à tous les *ksour* de la confédération.

Nous employons notre dernière journée de séjour à faire une seconde excursion, incognito, à Beni-Isguen, pour compléter nos achats de curiosités. Nous allons chez un parent d'el-hadj Bakir, riche négociant, dont la maison est située dans la partie haute du Ksar. Notre hôte, comme tous les Mozabites, dort sur une natte grossière en feuilles de palmier; un sac bourré de chiffons lui sert de traversin. Il mange, accroupi, sur une petite table élevée de 30 ou 40 centimètres au-dessus du sol; de-ci de-là, dans les coins sombres, quelque vieux coffre en bois blanc — le bois blanc est le palissandre du M'zab — contient les vêtements de la famille; des *djebiras* en filali, pendues aux murs, mettent les papiers précieux à l'abri des rongeurs. Ajoutez à ces objets les peaux de bouc où l'on conserve l'eau, l'huile, les dattes, le grain, et généralement toutes les denrées alimentaires, les plats, les cuillers et les tasses en bois qui constituent la vaisselle de la ménagère, et vous aurez l'inventaire complet du mobilier mezabite. La cuisine est installée en plein vent, au milieu de la cour; deux ou trois pierres plates, servant de support à une marmite en terre, en forment le fourneau. Je n'ai vu qu'une cheminée dans toute la sebka, en dehors du bordj français, bien entendu. Et pourtant, les soirées et les nuits sont souvent glaciales dans cette région. Si le thermomètre de la station météorologique marque souvent 45° et 46°, au mois de juillet (le plus chaud au M'zab), il n'est pas rare de le voir descendre à 4° en hiver.



Un Mozabite. — Dessin de Loevy, d'après une photographie.

A cinq heures du matin, on vient nous éveiller. Le moment du départ est venu et nous avons le cœur serré de quitter cet admirable pays. Nous repassons par Berrian, et à sept heures du soir, nous retrouvons nos lits de camp à Tilrempt.

Dimanche 11 avril.

Lundi 12 avril.

Vers deux heures, Laghouat apparaît à nos yeux comme une tache d'encre; à mesure que nous avançons, les taches se multiplient, et, chose surprenante, elles paraissent mouvantes. C'est une brillante cavalcade qui vient à notre rencontre; tous les fonctionnaires civils sont là, au grand complet; nous faisons dans la ville une entrée triomphale.

M. le colonel de Ganay nous conduit au cercle militaire, où il nous présente un grand vieillard maigre, vêtu d'un burnous blanc et portant... des gants beurre frais, ce qui forme le plus bizarre assemblage du monde : c'est le bachaga Cheikhali, un millionnaire indigène, qui nous invite à dîner pour le soir même.

A sept heures, nous pénétrons dans la salle du festin. La table est mise à la française. Le colonel a envoyé les vins et ce sont ses domestiques qui font le service; quant à la cuisine, elle est arabe.

Au sortir du dîner, le colonel nous mène à une *n'bita* qu'il a organisée pour nous. Le spectacle

est curieux, mais il a été décrit si souvent que je me dispense de le décrire à nouveau. Nous terminons la soirée chez M. le capitaine de Rosières, où l'on nous joue *l'Amour discret* de Resch, et d'autres morceaux délicieux. M. Mengin nous dit ses plus jolis monologues.

Des lettres qui nous attendaient à la poste nous obligent à repartir en toute hâte. Il nous faut brûler Laghouat, non sans regret.

Le reste du voyage s'accomplit avec une rapidité vertigineuse. Le 15 avril, à huit heures du matin, nous rentrons à Alger.

E. ZEVS.